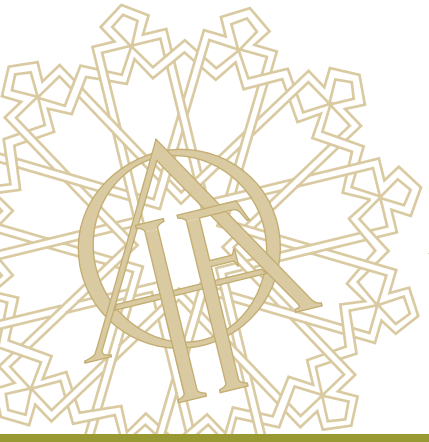
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 33 (1999), p. 159-184

Yūsuf Rāġib

Le site du Muqaṭṭam.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710144	*Documentary Papyri from the Fouad Collection at the Institut Français d?Archéologie Orientale (P.Fouad II 90–100)*	Mohamed Gaber Elmaghrabi
9782724710007	*Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe*	Sylvie Denoix (éd.), Salam Diab-Duranton (éd.)
9782724710038	*Les textes de la pyramide de la reine Ânkhesenpépy II*	Bernard Mathieu
9782724709889	*Proceedings of the 14th International Conference for Nubian Studies*	Marie Millet (éd.), Vincent Rondot (éd.), Frédéric Payraudeau (éd.), Pierre Tallet (éd.)
9782724710182	*Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 32*	Sylvie Marchand (éd.)
9782724709919	*Les « Magasins nord » de Thoutmosis III*	Sébastien Biston-Moulin
9782724709902	*La porte de Tibère à Médamoud I*	Dominique Valbelle
9782724710281	*Annales islamologiques 57*	Robin Seignobos (éd.)

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Yūsuf RĀĠIB

Le site du Muqaṭṭam

Le Muqaṭṭam constitue le dernier contrefort de la chaîne arabique : elle y perd la direction qui la guide vers le nord pour fuir vers l'Orient. Cette « muraille » (*ḥā'iṭ*) [1] blanche qui dépasse à pic 200 mètres au-dessus du Caire, appartient au vaste dôme anticlinal qui jaillit au sud dans la vallée de l'Égarement (wādī al-Tīh) pour retomber au nord-est dans le désert de ʿAbbāsiyya [2].

LA TOPONYMIE DU MASSIF

Ce nom synthétique n'est pas d'origine : il s'est formé par extension géographique à partir d'un massif réduit. Les hommes ont jadis partagé la montagne en sections, dont les frontières arbitraires ont considérablement flotté. À ces divisions, ils ont donné des termes divers qui furent supplantés par celui qui a fini par triompher.

Muqaṭṭam

Le peuple n'a pas manqué d'estropier ce nom pourtant simple, et l'écriture de cristalliser trois déformations qu'il a subies : l'une courante, Muqaṭṭab [3], bien que vide de sens, et deux plutôt rares, Muqaṭṭaʿ (coupé) et Muqaḍḍab (taillé), qu'un prodige aurait suscitées :

[1] Cette image de *Faḍā'il*, p. 65, a séduit Ibn Saʿīd, p. 12 et Maqrīzī, II, p. 444, qui l'ont reprise. Elle est également évoquée par Behrens-Abouseif, p. 510.

[2] La géologie du massif a suscité nombre de travaux. On consultera avec profit, Schweinfurth ; Sickenberger, 1890 ; Priem ; Fourtau, 1897 ; Blanckenhorn, 1900, p. 427 et sq. ; Barron, 1907, v. index ; Cuvillier, 1923-1924 ; Hume, 1925, I, v. index ; Cuvillier, 1925, p. 157-162 ; Cuvillier, 1926 ; Said, p. 24, 96-99, 102, 136, 138, 175, 216, 217, 219, 224, 317.

[3] Elle fut même consacrée par l'usage, puisqu'elle revient dans nombre de sources, Qāḍī ʿIyāḍ, II, p. 573 (que l'éditeur a lue Quṭb et fait suivre d'un point d'interrogation) ; cette faute fut rectifiée dans la seconde édition par ʿA. Ṣaḥrāwī, IV, p. 31, qui n'a malheureusement pas pu identifier la forme corrompue ; Fāriqī, p. 119 ; Ibn Farḥūn, p. 107 ; *Durr*, § 29, 30 ; « Indicateur », *BIFAO* XIV, p. 4 ; *Ḥuğğat Qāytbāy*, p. 20, 21, 63, 78, 79, 82 ; Ibn Ẓuhayra, p. 191 ; Murtaḍā Zabīdī, IX, p. 30 (qṭm). Même Kramers l'a relevée.

Annales islamologiques 33—1999
AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

le soixante-deuxième patriarche d'Alexandrie, Abraham, aurait disloqué le sommet de la montagne en trois pointes séparées de vingt coudées en la soulevant [4]. Mais ces trois variantes corrompues ont spontanément disparu de l'usage : seule la forme saine demeure.

Comme le révèle une tradition recueillie par Ibn Lahīʿa (m. en 174/790) [5], ce nom était primitivement réduit à la fraction du plateau arabique comprise entre le monastère de Quṣayr [6] qui commandait Ṭurā et la carrière de pierres (*maqtaʿ al-ḥiğāra*) qui avoisinait l'étang de ʿAyn al-Ṣīra [7]. Mais dès le Ve/XIe siècle, ses frontières se dilatèrent, graduellement repoussées au nord, comme pour suivre l'extension de Fusṭāṭ et la fondation du Caire. Quelques sources médiévales l'ont même utilisé comme terme générique pour désigner la longue série des massifs qui s'enchaînent de la Chine au Maroc, en sillonnant l'Asie et l'Afrique du Nord [8] ; la chaîne Arabique qui s'étire jusqu'à l'Abyssinie [9] ; ou les deux lignes continues d'escarpement qui enserrent la vallée du Nil [10].

Aucune attestation du toponyme, antérieure à la conquête arabe, n'est actuellement connue. Dans l'antiquité, le mont était privé de nom : la stèle de Piyé (Pianchi) le désigne sous celui de la ville voisine, Ḫr-ʿḥ' (l'endroit du combat) [11], dont le temple était adossé à la colline d'Iṣṭabl ʿAntar [12], sur le site qui devint la périphérie sud de Fusṭāṭ ; Hérodote [13] ne lui en donne aucun, comme Zozime [14] qui l'appelle simplement « une montagne près de Babylone ».

[4] Suivant la légende recueillie dans « Histoire d'Abraham le Syrien », *ROC*, 1910, p. 30, 40. La lecture Muqaṭṭaʿ a inspiré la méfiance de P. Peeters, *AnBoll* XXIX, 1910, p. 455, qui l'a prise pour une distraction de L. Leroy. Le mythe du soulèvement du massif persiste dans le folklore égyptien, Amīn, p. 74-75.

[5] Sur ce cadi et traditionniste, v. Khoury, p. 8-177. Favorisée par une large expansion, cette tradition a été indéfiniment reprise dans les sources, Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 157 ; Ibn al-Faqīh, p. 59/p. 74 ; Abū ʿUbayd Bakrī, *Masālik*, II, p. 613 ; Ibn ʿUṯmān, fol. 2 vo ; Yāqūt, IV, p. 127 ; Ibn al-Zayyāt, p. 13 ; Maqrīzī, I, p. 124-125 ; éd. Wiet, II, p. 165 ; Suyūṭī, I, p. 137 ; v. aussi Casanova, p. 95. Cependant, dans le rouleau de papyrus de Heildelberg, Khoury, p. 288-289, l. 302-303, une version divergente figure : la montagne serait sacrée de Quṣayr à Yaḥmūm.

[6] Sur ce monument, v. *Bayzara*, *Arabica* XII, 1965, p. 120 ; Šābuštī, p. 184-187 ; Anṭākī, éd. Zayyāt, p. 197, 229 ; *PatrOr* XLVII, 1997, p. 434 [66], 435 [67], 438 [70], 439 [71], 442 [74], 443 [75], 444 [76], 445 [77] ; Abū Ṣāliḥ, fol. 49 a-52 a ; Yāqūt, II, p. 684 ; IV, p. 126-127 (comme l'avait noté Casanova, puis Maspéro et Wiet, le compilateur confond le monastère avec le port homonyme sur la mer Rouge) ; ʿUmarī, I, p. 363-366 ; Maqrīzī, II, p. 502-503 ; *Ittiʿāẓ*, II, p. 81 ; Quatremère, II, p. 500-502 ; Jullien, p. 239 ; Casanova, p. 95-97 ; *MGE*, p. 95, 148. Ses ruines sont portées sur la carte du Service des Mines à 250 mètres environ au sud de Ṭurā, « Indicateur », *BIFAO* XIII, p. 205.

[7] Comme la situent Ibn ʿUṯmān, fol. 33 vo ; Ibn al-Zayyāt, p. 72 ; Maqrīzī, II, p. 452.

[8] Le tracé de la ligne montagneuse est décrit dans ʿUmarī, I, p. 60 ; Maqrīzī, I, p. 123-124 ; éd. Wiet, II, p. 160-161 ; Behrens-Abouseif, p. 509.

[9] Iṣṭaḫrī, p. 51 ; Ibn Ḥawqal, p. 132, 150/I, p. 131, 147-148 ; Umayya b. ʿAbd al-ʿAziz, p. 15 ; Idrīsī, II, p. 132 ; Yāqūt, IV, p. 547, 608 ; Qazwīnī, p. 172 ; *Āṯār*, p. 179 ; Qalqašandī, III, p. 305.

[10] Maqrīzī, I, p. 124 ; éd. Wiet, II, p. 161.

[11] Breasted, IV, p. 436, 870 ; Zivie, p. 160, 162.

[12] Sur cette ville, v. Gauthier, IV, p. 203-204 ; Gardiner, II, p. 131 et sq., nº 397 ; Yoyotte, 1973, p. 33-34. Des vestiges en furent par hasard découverts : en 1889, la construction de la voie ferrée du Caire à Hélouan révéla un sphinx décapité de grès rouge portant le cartouche d'Amasis et dont l'immobilité fixait l'Occident, Golénischeff, p. 98-99 ; Porter et Moss, IV, p. 73, map I, E-7 et II. Puis, en 1929, une statue agenouillée de Meneptaḥ Ier revit le jour dans les parages, Hamza.

[13] II, p. 70 (8), 178-179 (158) ; passage commenté par Sourdille, p. 117.

[14] I, p. 41, livr. I, § XLIV. Ce passage est signalé par Butler, 1914, p. 23.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Contrairement aux anciens Égyptiens qui n'avaient pas coutume de baptiser les monts, les Arabes se plaisaient à le faire, même pour les plus reculés [15]. Aussi le massif dominant la capitale ne pouvait demeurer sans nom, s'il n'en avait pas déjà. Les plus anciens témoignages de Muqaṭṭam émergent dès le soir du premier siècle de l'Islam : on les découvre dans un vers d'Ayman b. Ḫuraym célébrant son départ de Fusṭāṭ par la poste pour rejoindre son mécène, Bišr b. Marwān (m. en 74/694) [16] ; puis dans un thrène de Kuṭayyir composé en 86/704 à l'occasion du décès du gouverneur omeyyade, ʿAbd al-ʿAzīz b. Marwān [17].

Longtemps après sa formation, les hommes ont éprouvé le besoin d'expliquer son origine par la langue ou la légende.

Le premier fut un grammairien qu'on avait affublé du surnom de Kurāʿ al-Naml (pattes de fourmis) (m. apr. 309/921-922) [18]. Il le rattache à *qaṭm* et le glose « montagne dont les arbres et les plantes ont été coupés [19] ». Cette interprétation qu'une grande faveur devait répandre inspire cependant une remarque : s'il s'agit d'un oronyme à valeur topographique essentiellement descriptif, on aurait dû le retrouver dans le monde arabe ; or aucun autre massif ne fut ainsi baptisé.

Emporté par la tendance de retrouver dans les formes incomprises (étrangères, sinon insolites) des noms de héros mythiques, le grammairien et poète, Abū ʿAbd Allāh Yamanī (m. en 400/1009) [20] prétendit que la montagne avait été appelée d'après un ascète qui s'y était enseveli pour adorer Dieu : Muqaṭṭam b. Miṣr b. Bayṣar b. Ḥām b. Nūḥ. Loin de calmer l'imagination, cette étymologie fantaisiste fut repoussée par Quḍāʿī (m. en 454/1062) [21] : la tradition ne connaissait à Miṣr [22] aucun fils de ce nom, alors que ce premier souverain d'Égypte après le Déluge relève de la fiction.

Une explication également légendaire fut émise par Ibrāhīm b. Waṣīf Šāh, qui a probablement vécu au VII^e^/XIII^e^ siècle [23], plutôt qu'à la charnière des années qui entourent l'an

[15] Ainsi ʿUrām a pu consacrer un opuscule aux montagnes de la Tihāma, chaîne qui longe la mer Rouge en Arabie.

[16] Reproduit dans Ǧāḥiẓ, p. 63 ; Balāḏurī, V, p. 169, 177 ; Abū l-Faraǧ Iṣbahānī, I, p. 127 ; Ibn ʿAsākir, III, fol. 121 r° ; Yāqūt, IV, p. 609 ; *Muqaffā*, II, p. 375.

[17] II, p. 72.

[18] Ce sobriquet descriptif qui reflète l'ironie publique désignait Abū l-Ḥasan ʿAlī b. Ḥasan al-Hunāʾī al-Dawsī : il évoquait sa petite taille ou sa difformité physique, Ibn al-Nadīm, I, p. 83/I, p. 96 ; *Iršād*, V, p. 112 ; Qifṭī, II, p. 140, n° 445 ; Ṣafadī, ms BL, fol. 32 r°-v° ; Ibn Qāḍī Šuhba, p. 429 ; *Buġya*, II, p. 158, n° 1693 ; *GAL* I, p. 201 ; Ziriklī, V, p. 79 ; Kaḥḥāla, VII, p. 71.

[19] L'explication de Kurāʿ al-Naml est reprise dans Ibn ʿUṭmān, fol. 2 r° ; Yāqūt, IV, p. 608 ; Maqrīzī, I, p. 124 ; éd. Wiet, II, p. 162 ; Ibn Ẓuhayra, p. 191 ; Behrens-Abouseif, p. 509. Vansleb, p. 120, fournit la même étymologie. Pour Savary, I, p. 97 n. 1, c'est le rocher de la Citadelle qui fut ainsi nommé « parce qu'il a été séparé par art de la montagne, qui, commençant aux cataractes, vient aboutir en cet endroit ».

[20] Sur ce lettré qui avait dispensé son enseignement dans le Palais de la Science (*dār al-ʿilm*), v. Qifṭī, III, p. 112, n° 630 ; Ṣafadī, II, p. 379, n° 848 ; *Ittiʿāẓ*, II, p. 83 ; *Muqaffā*, V, p. 594-595 ; Ibn Qāḍī Šuhba, I, p. 104, n° 66 ; *Buġya*, I, p. 93, n° 149 ; *GAL* I, p. 202 ; Ziriklī, VI, p. 329 ; Kaḥḥāla, IX, p. 249.

[21] Cette explication est reproduite par Abū Ṣāliḥ, fol. 48 b ; Ibn ʿUṭmān, 2 r° ; Yāqūt, IV, p. 608 ; Qalqašandī, III, p. 306 ; Maqrīzī, I, 124 ; éd. Wiet, II, p. 162 ; Bakrī, fol. 109 v° ; Behrens-Abouseif, p. 509.

[22] Sur la légende de Miṣr (ou Miṣraym), v. Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 7, 8, 9 ; Ibn Zūlāq, fol. 190 r° ; Ibn Waṣīf Šāh, p. 231-236 ; Murtaḍā b. al-ʿAfīf, p. 114 sq. ; Maqrīzī, I, p. 18, 19, 20, 21, 27, 36, 42, 124, 129, 134, 135, 136, 140, 144, 156, 188, 210, 211, 264 ; éd. Wiet, I, p. 68, 69, 72, 79-84, 109 ; Suyūṭī, I, p. 34-36 ; Ibn Ẓuhayra, p. 6, 7, 15 ; G. Maspéro, *JS*, mars 1899, p. 163 ; Kamal, 1903, p. 94, 102, n^os^ 21 et 22.

[23] Suivant Carra de Vaux, Introduction p. XXXIII à Ibn Waṣīf Šāh ; *GAL* I, p. 335-336 ; *S* I, p. 574-575 ; Dubler, p. 69, 71 ; Maqbul Ahmad, p. 601.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

mil [24]: il rattache le massif à un savant imaginaire de la famille de Miṣr, Muqayṭām, qui s'y livra à l'alchimie et lui laissa son nom altéré [25]. Aussi invraisemblable qu'elle soit, nul ne semble l'avoir récusée.

Enfin le géographe Yāqūt (m. en 626/1229) [26] penche pour une origine étrangère (*aʿğamī*). Toutefois, si l'oronyme est arabe, il le ferait dériver de *qaṭm*, avant de tomber sur l'étymologie de Kurāʿ al-Naml qu'il commente en termes différents. Puis une interprétation philologique lui surgit dans la tête: cette chaîne sans fin qui change souvent d'appellation se trouve ici coupée (*quṭima*) du restant des massifs: au-delà, règne une vaste solitude (*faḍā'*).

De nos jours, Muqaṭṭam est passé pour un nom travesti: Casanova [27] avançait hardiment des étymologies impossibles: *Maḥatui* (la balance des deux pays) ou (*Hor*)*em aḥu Tum*; et Kramers lui soupçonnait une origine juive (*Midraš Tehillīm* au Psaume LXVIII, 17), suggérée par les traditions rattachées à la montagne prêtées à Kaʿb al-Aḥbār.

Cette inlassable et vaine recherche n'est qu'un simple intérêt de curiosité. Une fois rejetées les diverses étymologies fantaisistes, deux hypothèses méritent d'être retenues: si le vocable est emprunté à une langue étrangère, son origine demeure inconnue. Les divergences considérables que présentent les interprétations médiévales plaident en faveur de cette conjecture. S'il est de formation arabe, l'étymologie de Kurāʿ al-Naml à laquelle s'est ralliée la majorité (*qaṭm* = couper) est la seule qui soit plausible. Elle soulève cependant une objection de taille: cette épithète descriptive fondée sur une métaphore n'apparaît dans aucune autre terre d'Islam, où foisonnent pourtant les monts chauves. Or ces formations ne sont jamais exceptionnelles.

Yaḥmūm

Suivant une tradition recueillie par Ibn Lahīʿa [28], le Muqaṭṭam abandonnait son nom à la carrière de pierres proche de ʿAyn al-Ṣīra, pour prendre celui de Yaḥmūm, dont le premier témoignage littéraire apparaît dans le poème où Kuṭayyir déplore la disparition de ʿAbd al-ʿAzīz b. Marwān en 86/704 [29].

Contrairement à l'oronyme voisin, il n'a guère inspiré d'étymologies fantaisistes et mythiques; d'une part, le sens est limpide: sombre comme la fumée; de l'autre, il est courant dans l'onomastique arabe [30]. Mais il n'en demeure pas moins énigmatique: dans la région

[24] Suivant C.F. Seybold, *OLZ* I, 1898, p. 146-150; Ferrand, I, p. 137; Miquel, I, p. XXXV, 255.

[25] Ibn Waṣīf Šāh, p. 233; étymologie reprise par Murtaḍā b. al-ʿAfīf, p. 118; Maqrīzī, I, p. 124; éd. Wiet, II, p. 162; Behrens-Abouseif, p. 509.

[26] IV, p. 607-608.

[27] P. 84 n. 4, 94.

[28] Absente du rouleau de papyrus de Heidelberg, on la rencontre dans Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 157; Ibn al-Faqīh, p. 59/p. 74; Abū ʿUbayd Bakrī, *Masālik*, II, p. 613 (lire *Yaḥmūm* au lieu de *Taḥūm*); Ibn ʿUṯmān, fol. 2 v°; Yāqūt, IV, p. 127; Ibn al-Zayyāt, p. 13; Maqrīzī, I, p. 124-125; éd. Wiet, II, p. 165; Suyūṭī, I, p. 137; v. aussi Casanova, p. 95. Deux témoignages indirects recoupent la position géographique du massif que révèle cette tradition: le poète Muḥammad b. Dāwūd donne le nom de Yaḥmūm au lieu de sépulture d'Ibn Ṭūlūn, que les guides de pèlerinage situent près de Bāb al-Qarāfa, Kindī, p. 232, 233, repris dans *Muqaffā*, I, p. 425, 426. De même, un autre poète, Aḥmad b. Muḥammad al-Ḥubayšī situe le faubourg de Qaṭā'iʿ au flanc du Yaḥmūm, Kindī, p. 249, passage répété dans Maqrīzī, I, p. 322; éd. Wiet, V, p. 185.

[29] II, p. 116.

[30] Comme nom d'homme, Ibn Ḥağar, III, p. 649, n° 9214; de cheval, Ibn al-Kalbī, p. 92; Murtaḍā Zabīdī, VIII, p. 261 (*ḥmm*); et de lieu, Abū ʿUbayd Bakrī, *Muʿğam*, IV, p. 1391-1392; Yāqūt, IV, p. 1012; Murtaḍā Zabīdī, VIII, p. 262. Il désigne également un oiseau aux ailes noires, Murtaḍā Zabīdī, VIII, p. 261.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui s'étend de l'étang aux montagnes qui bornent l'horizon, aucune transition subite ou graduée du sol du blanc au noir ne justifie ce changement brutal de nom ; ni des nuages de fumée qui auraient pu s'en élever, comme celles qui furent brièvement libérées en 1225/1810-1811 par les buttes artificielles de Bāb al-Wazīr [31] : les faits éphémères sont rapidement noyés dans l'oubli. Les seuls sites qui pourraient l'avoir provoqué sont relativement lointains : situés dans les environs de ʿAbbāsiyya, ils n'étaient guère visibles de Fusṭāṭ : en premier lieu, les deux forêts pétrifiées, la grande et la petite [32], dont les fragments de bois silicifié de couleur foncée et les inclusions de galets et de graviers offraient dans l'antiquité « l'apparence d'un immense brasier refroidi et pétrifié, restes démembrés et brûlés d'Apopis ou de Seth [33] » ; ensuite, au sud de la vallée de Lablāb [34], la colline qu'on avait cru un volcan éteint et baptisé Rennebaum, pour un profil en cône, une dépression en forme de cratère et de noires coulées sur son flanc évoquant la lave [35]. Ces signes convergents sont cependant trompeurs : si l'entonnoir fut produit par une explosion phréatique, aux charnières de l'Oligocène et du Miocène, le cône est une forme de rencontre, artificiellement provoquée par le travail de l'homme qui a exploité, dès la préhistoire, les quartzites qui l'ont comblé, comme le révèle la découverte d'un atelier de surface où gisaient des instruments grossièrement taillés [36].

Ce découpage artificiellement marqué par le travail de l'homme (carrière) deviendra cependant instable et flou. Progressivement, le vocable Yaḥmūm se réduit géographiquement : refoulé au nord par celui de Muqaṭṭam, il ne désigne plus, au Ve/XIe siècle, que le massif se dressant à l'est de la capitale fatimide [37]. Puis il passe au pluriel, Yaḥāmīm [38], pour s'adapter aux montagnes polychromes qui barrent au Levant l'horizon du Caire et finissent

[31] En *ḏū l-ḥiğğa* / décembre-janvier, des cavités crevèrent le sol d'une dépression, dégageant des fumées fleurant la cendre. La terre était toute chaude et pour peu qu'on la creusait, elle exhalait des flammes. Les pièces de bois qu'on y plongeait s'embrasaient incontinent. Malgré les quantités d'eau déversées pour noyer la dépression, le feu latent couvait toujours et fumait au moindre trou que l'on faisait. Mais il fut éphèmère : il s'éteignit spontanément, deux mois après son apparition, Ğabartī, III, p. 316. Aucun géologue n'a encore expliqué ce curieux phénomène.

[32] Nerval consacre un chapitre, p. 245-250, à la « vallée étrange » de la « forêt de pierre ». Carré, II, p. 40, n'a pas manqué d'évoquer ce site qui frappait les voyageurs, Marcellus, II, p. 229 ; Joanne et Isambert, p. 995-996. Il a suscité nombre d'études ; v. notamment Linant de Bellefonds ; Newbold, p. 349 sq. ; Hartogh Heys, p. 236-237 ; Carruthers ; Milne, p. 360-361 ; Grad ; Fourtau, 1899 ; Barron, 1905, p. 58-62 ; Barron, 1907, p. 13, 22, 56-57, 67, 78, 112. Dans la petite forêt pétrifiée, de rares vestiges préhistoriques ont été retrouvés, Bovier-Lapierre, p. 302 et carte.

[33] Suivant les termes de Yoyotte, 1978, p. 150.

[34] Cette formation est médiévale : on la rencontre dans Ibn ʿUṯmān, fol. 3 vo ; et Ibn al-Zayyāt, p. 14. La vallée fut décrite par Fourtau, 1918-1919, p. 88-90.

[35] Cette colline figure sans nom sur la carte du Muqaṭṭam établie par Schweinfurth, pl. XX. On lui donna ensuite celui d'un architecte de la colonie allemande du Caire, Blanckenhorn, 1900, p. 475. Elle a fait l'objet d'une étude poussée de Tosson ; v. aussi Barron, 1907, p. 56-57, 69 ; Hume, 1910, I, p. 152 ; Fourtau, 1918-1919, p. 93 ; Cuvillier, 1923-1924, p. 49 ; Cuvillier, 1926, p. 44, fig. I ; Shukri, 1953, p. 93, 95 ; Rittmann, p. 110 ; Said, p. 221.

[36] Bovier-Lapierre, p. 303 et carte.

[37] Comme l'atteste un passage de Quḍāʿī repris par Ibn ʿAbd al-Ẓāhir et conservé dans Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 166.

[38] Il était certes en usage dans le langage courant avant de se manifester dans un fragment de Quḍāʿī repris dans Maqrīzī, *loc. cit.*, puis de se répandre dans les textes au courant du VIe/XIIe siècle, Idrīsī, II, p. 132 ; Ğawwānī dans Maqrīzī, II, p. 202 ; Yāqūt, IV, p. 1011.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

par expirer par pentes insensibles près de l'étang de la citerne (*Birkat al-Ǧubb*) [39], dont quatre l'ont effectivement gardé [40] : le premier qualifié d'*azraq* (bleu) également appelé Ǧabal Amūna [41] ; le second d'*abraq* (luisant) [42] ; le troisième d'*aswad* (ou d'*asmar*) (noir ou brun) [43] ; enfin le dernier d'*aṣfar* (jaune) [44]. Quant au massif qui avait été le premier à porter ce nom, il fut également le premier à le perdre dès le VII^e/XIII^e siècle, sinon auparavant, comme le révèle un passage d'une monographie perdue d'Ibn ʿAbd al-Ẓāhir (m. en 692/1293) : reprenant un fragment de Quḍāʿī, il note : « Je ne vois d'autre montagne dominant Le Caire que la montagne rouge [45]. »

Ǧabal Aḥmar

Formé à une époque indéterminée, probablement dès l'époque fatimide, bien qu'aucune source ne l'atteste, il était certainement connu au temps de Yāqūt, bien qu'il ne l'ait pas relevé dans son dictionnaire géographique. Il ne surgit dans l'écriture que sous les premiers Mamelouks, dans le passage précédemment évoqué d'Ibn ʿAbd al-Ẓāhir [46]. De nos jours, il a fini par se fixer au massif qui régnait depuis la nuit des temps sur le désert que la ville a progressivement envahi, où ses grès rouges formés par de puissantes sources chaudes à l'époque Oligocène [47] assurent sa conservation. Ainsi, après une solution de continuité millénaire, la montagne a repris son nom égyptien [48] : l'image a spontanément resurgi après les changements de langue.

En substance, le dôme anticlinical qui domine la capitale se décomposait primitivement en deux massifs distincts que séparait une carrière de pierres : Muqaṭṭam, de Ṭurā jusqu'aux environs de ʿAyn al-Ṣīra, Yaḥmūm, au-delà. Mais comme ces frontières artificielles ne correspondaient à aucune division naturelle, géologique ou morphologique, elles furent

[39] Comme l'indiquent Yāqūt, *loc. cit.* ; Qalqašandī, III, p. 306 ; Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 166-167. Birkat al-Ǧubb portait primitivement le nom de Ǧubb ʿAmīra, enregistré par Ibn Ḫurradāḏba, p. 149, 190 ; Yaʿqūbī, p. 340/p. 198 ; Kindī, p. 140, 156. L'éponyme du lieu était un yéménite, ʿAmīra b. Tamīm Tuǧībī, Yāqūt, II, p. 18 ; *Muštarik*, p. 54, 93 ; Munḏirī, III, p. 246, n° 1059 ; Maqrīzī, I, p. 489. La région fut couramment appelée par la suite Birkat al-Ḥāǧǧ (ou al-Ḥuǧǧāǧ) : elle était effectivement devenue le lieu de rassemblement des pèlerins pour La Mekke, Ibn Duqmāq, V, p. 45 ; Maqrīzī, II, p. 163, 164 ; Niebuhr, *Voyage* I, p. 98, pl. XIV et carte ; Burckhardt, II, p. 229 ; Mubārak, I, p. 4 ; *MGE*, p. 69 ; Ramzī, II/I, p. 31 ; Jomier, p. 173-177.

[40] Ces oronymes archaïques, maintenant vidés de leur sens originaire et incompris, sont estropiés par des transcriptions défectueuses, telles que Amum, Ali Hamum ou Yahmum, le *ḥā'* dégénéré en *hā'*, que l'on retrouve dans diverses études et cartes.

[41] Fourtau, 1900, p. 517, 519 ; Barron, 1907, p. 13, 59, 81, pl. I et II.

[42] Barron, 1907, p. 13-14, 106, pl. I et II ; Barthoux, 1922, p. 93, carte 3, 234.

[43] On le rencontre dans *Durr*, § 289 ; « Indicateur », *BIFAO* XIII, p. 219. Il n'est pas inconnu des géologues, Said, p. 220. Il figure également sur la carte n° 2 du Survey of Egypt.

[44] Comme dans la carte citée dans la précédente note.

[45] Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 166.

[46] Repris dans Maqrīzī, *loc. cit.*

[47] Nombre d'études lui ont été consacrées, v. notamment Milne, p. 360 ; Mariette, I, p. 36-37 ; Mayer-Eymar, p. 37-40 ; Fourtau, 1894 ; Blanckenhorn, 1900, p. 474 sq. ; Barron, 1905, p. 58-62 ; Barron, 1907, p. 56-58, 66-69 ; Hume, 1910, p. 9-10, 20, 23, 32, 81 ; Barthoux, 1922, p. 95 sq. ; Hume, 1925, p. 104 ; Cuvillier, 1930, p. 22-23 ; Aghion ; Shukri, 1953, p. 93-95, 98 ; Shukri, 1954 ; Rittman, p. 113 sq. ; Said, p. 19, 25, 43, 95, 99, 126, 159, 177, 200, 219, 220, 221, 224, 312.

[48] *Ḏw dšr*, Gauthier, IV, p. 36, 182 ; VI, p. 126 ; Gardiner, II, p. 138.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

constamment brouillées. Débordant de son foyer primitif, le premier toponyme a envahi les franges méridionales du second. Réduit en une région de plus en plus restreinte, il passe au pluriel et se cristallise sur des massifs polychromes, avant de tomber de l'usage, évincé par une formation concurrente : Ǧabal Aḥmar. Ce nom est finalement chassé par celui de Muqaṭṭam qui le refoule dans son dernier retranchement : la montagne rouge où il s'est définitivement fixé. Ainsi le terme de Muqaṭṭam, à la suite d'une dilatation progressive et continue de ses frontières septentrionales, a fini par désigner l'ensemble du massif qui cerne, au levant, l'horizon du Caire.

Les collines

La plaine qui s'étend au pied de la montagne apparaît comme une mer immobile où des vagues fortes ou faibles, naturelles ou factices, ondulent à l'infini. Des mouvements du sol qui en rompent l'uniformité, le peuple n'a pas manqué de baptiser les quatre éminences qui constituent des traits saillants du paysage.

À l'est, culmine la vaste colline de la Citadelle jadis appelée Šaraf (élévation) [49] ou Ǧurf (escarpement) [50]. Elle descend en pente jusqu'à la butte de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn. Elle tirait son nom maintenant oublié, Yaškur, d'une fraction de la tribu de Laḫm, qui s'y était implantée au moment de la conquête [51]. Quant à sa corne septentrionale, elle est toujours appelée Kabš (bélier) [52].

Plus loin, au sud, monte le tertre de Tilāl Zainhum, déformation populaire de Zayn al-ʿĀbidīn, le rebelle ʿalide dont la tête y repose dans un sanctuaire [53]. On le désignait également au Moyen Âge sous le nom commun de Šaraf [54].

Aux confins sud-ouest de la nécropole, se dresse la dernière vague des mouvements du Muqaṭṭam, d'aspect double et trompeur : du levant, elle se présente comme une plaine (*sahl*) qui lentement s'élève ; mais du couchant, elle devient la montagne (*ǧabal*) [55] qu'elle est réellement. Elle connut une variété infinie d'appellations qui changèrent plusieurs fois dans le cours des siècles. Les plus anciennes traduisaient son aspect : Ǧurf (escarpement) [56], Sanad

[49] Maqrīzī, I, p. 125 ; II, p. 110 ; éd. Wiet, II, p. 168.

[50] Maqrīzī, I, p. 313 ; éd. Wiet, V, p. 145.

[51] Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 118, 121 ; Abū Ṣāliḥ, fol. 32 b ; Qalqašandī, III, p. 340 ; Maqrīzī, I, p. 125, 298 ; éd. Wiet, II, p. 167 ; V, p. 63 ; Abū l-Maḥāsin, III, p. 12 ; *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, XVIII/III, p. 3. Ravaisse, I, p. 419 ; Salmon, 1902, p. 3, 12 ; *MGE*, p. 66-67 ; Guest, p. 61, 66-67 ; Clerget, I, p. 10. Sur le groupe de Yaškur b. Ǧazīla (plutôt que Ǧaḍīla, d'après Ibn Ḥazm, p. 423 et Ibn Mākūlā, II, p. 60), v. *Muʿǧam qabāʾil*, III, p. 1266 ; Barrī, p. 159. Leurs demeures gagnées par la ruine disparurent, Maqrīzī, I, p. 298 ; éd. Wiet, V, p. 63 ; et leur souvenir même s'évanouit au point que leur nom passa pour celui d'un ascète éponyme, Ibn ʿUṯmān, fol. 25 v° ; Ibn al-Zayyāt, p. 276 ; Suyūṭī, I, p. 142. Casanova, p. 78, crut y voir une déformation de Sokar, dieu des morts en ancienne Égypte.

[52] Ce nom apparaît dans Balawī, p. 200 et dans un fragment de la monographie perdue des *Ḫiṭaṭ* de Kindī, repris par Abū Ṣāliḥ, fol. 32 b ; v. aussi Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 167-168. Suivant une curieuse légende recueillie par Murtaḍā b. al-ʿAfīf, p. 14 sq., il perpétuerait le souvenir d'un bélier établi par la prêtresse Borsa au sommet de la colline : si un ennemi assaillait l'Égypte, il avertissait du danger en tournant pour s'arrêter dans la direction de l'agresseur. L'histoire de la colline a été retracée par Salmon, 1902, p. 77 sq. ; Guest, p. 67 ; *MGE*, p. 161.

[53] Rāġib, 1970, p. 27-28.

[54] Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 168 ; Guest, p. 61. Son emplacement est marqué dans *Index* II, D-E-F-9-10.

[55] Suivant les termes de Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 169.

[56] Maqrīzī, *loc. cit.* ; éd. Wiet, *loc. cit.*

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

(montée) [57] et plus couramment Šaraf (élévation) [58], qu'on utilisait simultanément dans le langage spontané, oral ou écrit. Puis elle fut baptisée Raṣad, après l'installation de l'observatoire d'Afḍal Šāhanšāh sur l'oratoire de Ğuyūšī [59] parfois faussement attribué au calife Ḥākim [60]. Ce nom qui, de commun, deviendra propre, prédominera dans l'usage [61] au point de survivre des siècles durant à la disparition de l'établissement qui l'avait formé, transféré par le vizir Ma'mūn Baṭā'iḥī sur le bastion de Bāb al-Naṣr [62]. Mais d'autres vocables étaient parallèlement usités : Ğabal Bāb Alyūn [63] (d'après la forteresse romaine de Babylone perchée sur son rebord) et Ğabal Rāšida (d'après le quartier de Fusṭāṭ étendu à son pied) [64]. Puis le cours du temps rend ces noms périmés : au XVIII[e] siècle, Pococke [65] donne à la colline celui de Ğabal Ğuyūšī (Jebel Jehusy), qui garde le souvenir de l'oratoire dont les ruines n'existaient même plus ; et les savants de l'Expédition d'Égypte [66] la désignent sous un terme artificiellement créé : Hauteurs de Saint-Georges, d'après un monastère voisin qui n'a guère défié le temps.

Aujourd'hui, l'existence de ces différents vocables a été compromise par la disparition des monuments qui les avaient provoqués : le monticule n'est plus connu que sous un nom populaire : Ğabal Iṣṭabl ʿAntar [67], qu'il partage avec la poudrière (*ğabaḫāna*) [68] qui resta

[57] Maqrīzī, *loc. cit.* ; éd. Wiet, II, p. 168.

[58] C'est sous ce nom que la désigne Ibn Riḍwān, p. 14/p. 105, 106, 107 ; l'un de ces passages a été repris dans Maqrīzī, I, p. 366. Les habitants du quartier portaient le surnom géographique de Šarafī, Samʿānī, fol. 332 a ; Yāqūt, III, p. 278 ; Ibn al-Aṯīr, II, p. 192 ; Munḏirī, III, p. 291, n° 1108 ; IV, p. 84, n° 1315.

[59] Maqrīzī, I, p. 125-127 ; éd. Wiet, II, p. 169.

[60] Ibn Iyās, I/I, p. 172. Ḥākim avait effectivement installé un observatoire en 403/1012 sur la terrasse d'un oratoire voisin, mais il resta inachevé, *Nuğūm*, p. 364 ; Nuwayrī, XXVIII, p. 192 ; Ibn Duqmāq, IV, p. 58 ; *Itti'āẓ*, II, p. 95.

[61] La plupart des sources médiévales l'appellent de ce nom ; v. par ex. Nuwayrī, I, p. 358 ; Maqrīzī, I, p. 125, 343, 377 ; II, p. 283 ; éd. Wiet, II, p. 168 sq. ; comme les érudits modernes, Guest et Richmond, p. 806-807 ; Guest, p. 61 ; *MGE*, p. 67, 100.

[62] Maqrīzī, I, p. 127 ; éd. Wiet, II, p. 174 ; *CIA*, Égypte, II, p. 159, 185.

[63] Maqrīzī, I, p. 298 ; éd. Wiet, V, p. 59. Comme l'ont souligné Guest et Richmond, p. 807 ; Guest, p. 66 et Butler, 1914, p. 51, Maqrīzī confond, dans ce passage, la colline de Raṣad avec Tilāl Zainhum. Suivant Wiet, cette erreur doit être imputée à la source qu'il reproduit : Quḍāʿī qui cite lui-même Kindī. Ce dernier, à l'encontre d'Ibn ʿAbd al-Ḥakam, situe Babylone sur la colline de Zainhum. Quḍāʿī persévère dans son erreur, mais reste fidèle à sa position géographique, Maqrīzī, V, p. 59 n. 12.

[64] *Durr*, § 5 ; « Indicateur », *BIFAO* XIV, p. 5, 21.

[65] I, p. 25, 35, pl. VII/I, p. 70, 71, 96. Et pour le distinguer du massif actuellement connu sous le nom de Ğabal Ğuyūšī, il appellera celui-ci Jebel Duisy, I, p. 36, pl. VII/I, p. 98. Mais les deux transcriptions recouvrent le même nom.

[66] *Description de l'Égypte, Atlas, État moderne*, I, pl. 15.

[67] Amīn, p. 48, n'avait pu expliquer l'origine du toponyme, Iṣṭabl ʿAntar. Salle, II, p. 33, le considérait comme un nom générique de ruines. Il désigne en Égypte trois lieux : une carrière antique à l'échelle de Samallūṭ, Salle, *loc. cit.* ; une chapelle rupestre, le Spéos Artémidos, à proximité du village de Banī Ḥasan, Porter et Moss, IV, p. 150, 163-164, map V ; Fairman et Grdseloff, p. 12 ; Gardiner, II, p. 89 ; Taymūr, p. 42 ; Ramzī, II/III, p. 178 ; enfin la tombe rupestre de Ḥepzefa I[er], près d'Assiout, Salle, II, p. 40, 41 ; Porter et Moss, IV, p. 261-262 ; Amīn, *loc. cit.* Le toponyme apparaît également au Hedjaz, Niebuhr, *Description*, p. 307 ; Mubārak, IX, p. 26 ; XIV, p. 22, 23 ; Taymūr, p. 41 ; Jomier, p. 197, 198, 199 ; et en Syrie pour désigner une forteresse datée de 557-558, à 10 kilomètres au nord-est de Qaṣr Ibn Wardān.

[68] Ce monument construit par Méhémet Ali était officiellement appelé Ğabaḫānat ou Ṭābiyat Aṯar al-Nabī, Ramzī dans Abū l-Maḥāsin, IX, p. 160 n. 4. Il est signalé par Mubārak, IV, p. 63 ; Lane, *Cairo*, p. 146-147 ; Guest et Richmond, p. 808. Il figure sur différents plans, Guest et Richmond, pl. D-12 ; Bahgat et Gabriel, fig. 1 et 2 ; Gabriel, p. 8, fig. 1 ; *Fusṭāṭ*, pl. I, D-12. Il a fait l'objet d'une double identification erronée : Lane, *loc. cit.*, l'avait pris pour l'ancienne forteresse de Babylone convertie en couvent ; et Guest et Richmond, *loc. cit.*, pour un monastère nestorien que signale fugitivement Maqrīzī, II, p. 289. Cependant, un passage plus précis d'Ibn Duqmāq, IV, p. 57, situe l'édifice dans les jardins de Tamīm b. Muʿizz, dans la région de Birkat al-Ḥabaš.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

longtemps abandonnée, solitaire, au bord de l'abîme, derrière « une véritable armée de moulins à vent [69] » dépouillés de leurs ailes, que l'on attribue communément à Napoléon, avant d'être cernée par l'extension de la ville.

Outre ces mamelons qui mouvementent la plaine, assez prononcés pour recevoir des noms individuels, des soulèvements mineurs du sol affleurent de loin en loin. Mais leur relief s'est émoussé au cours du temps : certains talus furent adoucis au Moyen Âge pour faciliter la liaison ou la construction ; leurs pentes amorties par la taille des pierres qui les couvraient servirent de montées (*ʿaqaba*) [70]. D'autres furent réduits à l'état de plaine par l'épais manteau qui a drapé (et relevé) la surface environnante ; et d'autres simplement masqués par la prolifération monumentale.

Enfin, ces mouvements du sol alternaient avec des dépressions (*baṭḥā'*) de variable étendue, comme celle de l'oratoire d'Al-Aqdām, aux franges méridionales de la nécropole [71].

L'étang de ʿAyn al-Ṣīra

Le trait le plus surprenant du site est une étendue d'eau au sein de la nécropole [72]. D'abord connue sous le nom commun d'étang (*birka*) [73], elle devint une source (*ʿayn*), que l'on distinguait par la dénomination du quartier : *Al-Ṣīra* [74]. Ce vocable, en traversant le cours du temps, a débordé de son foyer primitif pour recouvrir les environs : monceaux de décombres, plaine rongée par les carriers et jusqu'aux terrains relativement éloignés où furent implantés d'importants ensembles de logements populaires (*masākin šaʿbiyya*).

L'étang [75] comporte trois bassins : le plus vaste, de forme irrégulière, couvre une superficie d'environ 200 mètres carrés (50 mètres de long, 40 de large) ; les deux autres, l'un vert et l'autre rouge, qui le flanquent à l'ouest, sont infiniment plus petits. Le grand bassin s'alimente, d'une part, d'une source minérale qui découle du massif central de la chaîne arabique, et de l'autre, d'une nappe froide qui vient latéralement du Nil par infiltration. Son niveau, qui suivait lentement le régime du fleuve, stagne maintenant comme ce dernier, depuis la construction du Haut-Barrage. Salines, alcalines, chlorurées, sulfureuses, ses eaux

[69] Pour reprendre l'expression de Van Berchem, p. 613. Nerval, p. 159, les avait déjà signalés : « Des collines poudreuses, couvertes de moulins et formées de débris d'anciens édifices. »

[70] Nāṣir-i-Ḫusraw, p. 146, souligne que Fusṭāṭ fut bâti sur une éminence défiant la crue et jadis jonchée d'énormes blocs de pierre qui furent brisés pour égaliser le sol : on imposa aux passages nivelés le nom de *ʿaqaba*.

[71] Son existence est révélée par un passage de Maqrīzī, II, p. 448.

[72] Sur son emplacement, v. *Index* II, F-13.

[73] Une tradition recueillie des lèvres d'un certain Abū l-Ḥasan b. al-Ṣābūnī et reprise par Ibn al-Nadīm, I, p. 209/l, p. 517, situe la tombe de Šāfiʿī entre Bayṭār Bilāl (quartier de Fusṭāṭ) et les deux étangs (*al-birkatayn*) : le premier devait être celui d'Al-Ḥabaš, le deuxième celui d'Al-Ṣīra. Il convient de ne pas les confondre avec les deux *birka* du Caire, Fīl et Qārūn, qu'on désignait parfois sous le même vocable, Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 167. Le nom commun de *birka* est encore donné dans Subkī, VII, p. 277, à l'étang d'Al-Ṣīra.

[74] Ce vocable apparaît pour la première fois dans Ibn al-Zayyāt, p. 9. On le retrouve dans Ǧabartī, I, p. 119. Les différentes explications qui en ont été données doivent être abandonnées : Lane, *Cairo*, p. 126, croyait qu'il signifiait : source d'eau constante (spring of abiding water) ; et Gastinel, p. 146, le faisait dériver de *ṣīr* et le glosait : « source aux petits poissons », mais notait toutefois que leur absence ne justifiait pas la dénomination.

[75] Ses eaux ont fait l'objet de plusieurs études, Gastinel ; *Bains d'Ain-el-Syra* ; Fourtau, 1896, p. 97-98 ; Groff ; Hume, 1925, I, p. 140 ; Azadian, 1927-1928 ; Georgiadès ; Azadian, 1930, I, p. 88-90, pl. VII ; Clerget, I, p. 55 ; II, p. 62.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

minérales et gazeuses sont chargées de célestine dont elles ont traversé les gisements qui foisonnent au pied du Muqaṭṭam [76]. Leurs bienfaits sont reconnus depuis des siècles: en 1540, le vénitien Aloigi di Giovanni a vu, la nuit du vendredi, des foules s'y laver pour retrouver la santé ou la conserver [77]. La population en fait un double usage: externe, elles sont souveraines contre nombre de maux: névralgies, paralysies, rhumatismes, arthrites, affections de la peau et maladies des femmes (en particulier les métrites et les inflammations des organes génitaux); alors que par voie orale, elles deviennent laxatives et purgatives. Ces multiples vertus furent à l'origine d'un lieu consacré à la santé en plein cimetière: en 1894, l'administration des waqfs y fondait un établissement divisé en deux parties tout à fait séparées, l'une consacrée aux hommes, l'autre aux femmes [78]. Tombé à l'abandon, il fut réhabilité en 1979.

Le peuple attribue les bienfaits de la cure à la *baraka* dégagée par le tombeau voisin de Šāfiʿī [79], plutôt qu'aux vertus thérapeutiques des eaux où un pèlerinage a même germé: Sitt Sukkara qui, censée reposer au sein du grand bassin, tire son nom des sacs de sucre que les malades guéris y versaient en signe de gratitude [80].

LES TRANSFORMATIONS ARTIFICIELLES

Le cadre permanent n'est pas resté immuable au cours du temps: l'homme l'a profondément bouleversé pour protéger la capitale ou en extraire les pierres.

Les fossés

Cinq retranchements furent creusés dans le Muqaṭṭam à diverses dates dans un même but: défendre la ville sans muraille contre l'invasion. Ouverte de toutes parts, elle devenait la proie du premier ennemi.

Le plus ancien fut ordonné par le gouverneur omeyyade, Ibn Ğaḥdam, pour repousser l'expédition du calife Marwān b. al-Ḥakam contre l'Égypte qui avait reconnu l'anticalife de La Mekke, Ibn al-Zubayr. L'armée et, en particulier, un partisan de ʿAlī b. Abī Ṭālib, lui avait recommandé cet ouvrage [81]. On mobilise des travailleurs dans tous les villages: la

[76] De nombreux géologues les ont signalés depuis le siècle dernier, Fraas, I, p. 123-124; Bauermann et Le Neve Foster; Szádeczky; Barthoux, 1907; Barthoux, 1922, p. 77; Cuvillier, 1924-1925, p. 50-51.

[77] Fol. 161 v°. Ce passage a été traduit par Camerarius, p. 364-365. Suivant une fable extravagante, le mérite revient aux chiens d'avoir révélé aux hommes les bienfaits de la cure: l'un d'entre eux, frappé d'une maladie incurable de la peau, résolut d'abréger ses tourments en allant se noyer dans l'étang. Mais en plongeant, son mal se calma et, en renouvelant les bains, il disparut. Aussi prôna-t-il les vertus des eaux auprès de ses congénères qui suivirent son exemple. Les théories canines éveillèrent la curiosité des habitants du voisinage qui, en les imitant, découvrirent l'action thérapeutique de la source, Ghaleb dans *Bains d'Ain-el-Syra*, p. 17; Georgiadès, p. 130.

[78] La construction en est évoquée dans *Bains d'Ain-el-Syra*, p. 3-4.

[79] Lane, *Cairo*, p. 126; Clerget, I, p. 55; Amīn, p. 294.

[80] Georgiadès, *loc. cit.*

[81] Comme l'indique un passage de Quḍāʿī dans Maqrīzī, II, p. 458.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

crue permet de réquisitionner des foules de paysans libérés des tâches agricoles : trente mille hommes seront employés en même temps. Le chantier s'ouvre au retour de la nouvelle lune de 65 / 18 août 685 et s'achève dans l'espace prodigieusement court d'un mois [82]. Mais la défaite est encore plus prompte : les combats sanglants qui transforment les bords du fossé en champ de carnage sont rapidement suspendus, la paix conclue et Marwān quitte l'Égypte [83].

Cet ouvrage éphémère fut délaissé et sans doute superficiellement remblayé par endroits pour ne pas obliger les passants au détour, laissant au temps le soin de l'aplanir [84]. Mais en 196/811-812, un danger similaire provoque le creusement d'un second fossé qui ne reprenait peut-être pas le parcours du premier, sauf par endroits, car Fusṭāṭ avait progressé au nord et à l'est. L'initiative fut prise par le gouverneur nommé par Ma'mūn, ʿAbbād b. Muḥammad, afin de protéger la capitale des attaques de la population des deux provinces de Ḥawf qui avaient embrassé le parti d'Amīn. Il remplit son rôle plus longtemps que le précédent : près de deux ans, jusqu'à la brusque fin des hostilités, interrompues par la nouvelle de l'exécution d'Amīn ; les assaillants se retirent [85], les assauts devenus désormais inutiles, comme le fossé livré à l'abandon et par la terre envahi.

Après la conquête fatimide, le commandant Ǧawhar en creuse un troisième pour défendre contre l'invasion carmathe la vieille capitale, Fusṭāṭ, qui demeurait ouverte, alors que la nouvelle fraîchement fondée était close de superbes remparts. Les travaux commencés en *šawwāl* 361 / juillet 972 sont rapidement terminés. Nombre de tombes sont éventrées, les ossements évacués et jetés [86]. Ce retranchement ne suivait pas le tracé des anciens : il partait de Birkat al-Ḥabaš, s'allongeait au nord, passant près du sanctuaire de Kulṯūm [87] pour aboutir à celui de Šāfiʿī [88]. Là, il déviait vers l'Orient et courait jusqu'au mausolée de Kāfūr Iḫšīdī, au pied du Muqaṭṭam [89]. Redevenu sans objet, il est de nouveau abandonné. Mais les hommes, par négligence, omirent de le niveler : aussi il fallait aux passants qui ne pouvaient le contourner y descendre, puis remonter pour traverser l'espace des morts [90]. Cependant, le

[82] Un poète secondaire, Zurʿa b. Saʿd Allāh b. Abī Zamzama avait évoqué le chantier en deux vers repris dans Kindī, p. 42 :
«Il n'est pas d'ardeur comme l'ardeur d'Ibn Ǧaḥdam et il n'est pas d'effort comme le sien, le jour du fossé,
«Trente mille hommes ont retourné et fendu sa terre en un mois : tradition véridique !»

[83] Les notices les plus circonstanciées sur le fossé d'Ibn Ǧaḥdam figurent dans Kindī, p. 42-43 et Maqrīzī, II, p. 458-459 ; v. aussi Qalqašandī, III, p. 336 ; Maqrīzī, I, p. 301 ; II, p. 337 ; éd. Wiet, V, p. 82 ; Abū l-Maḥāsin, I, p. 165 ; Casanova, p. 55 ; Guest, p. 79 ; Lammens, p. 122 [82]. Enfin, signalons que le fossé est signalé dans Masʿūdī, V, p. 204. La traduction de B. de Meynard et P. de Courteille était correcte : «Un grand retranchement avait été creusé devant cette ville.» Puis Ch. Pellat, croyant corriger le texte, l'a faussé : «[Marwān] creusa un fossé devant cette ville», III, p. 783. Il a pris l'ouvrage pour une circonvallation établie par les assiégeants, alors qu'il avait été ouvert par les assiégés pour refouler l'ennemi. J'ai naguère dénoncé ces erreurs, «À propos des cinq calendriers égyptiens de Ch. Pellat», *StudIsl* LXX, 1989, p. 163-168 ; et rappelé les fautes qu'il avait omis de rectifier dans la traduction de Masʿūdī, comme *ḏura* rendu par maïs, inconnu dans l'ancien continent au IVe/Xe siècle, alors qu'il ne peut s'agir que de millet ou de sorgho, *StudIsl* LXXI, 1990, p. 198.

[84] Ce fossé a donné son nom à une rue du cimetière, Šāriʿ ḫandaq Marwān, qui n'en reprend guère le parcours, Index, II, G-H-12.

[85] Kindī, p. 149, 150, 151 ; Maqrīzī, I, p. 310 ; II, p. 459 ; éd. Wiet, V, p. 127 ; Abū l-Maḥāsin, II, p. 154.

[86] *Muqaffā*, III, p. 107 ; fragment publié par Zakkār, p. 340-341.

[87] Maqrīzī, II, p. 442. Sur ce monument, v. Rāġib, 1977, p. 56-61.

[88] Quḍāʿī dans *Iršād*, VI, p. 393.

[89] Maqrīzī, II, p. 459 ; *Muqaffā*, *loc. cit.* ; v. aussi Ibn Muyassar, p. 44.

[90] Ibn ʿUṯmān, fol. 73 r° ; passage publié par Derenbourg, II, part. ar., p. 496.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

cours du temps progressivement le combla [91] ; toutefois, il continuait d'être reconnu, malgré les sables et les débris de toute nature qui s'y étaient engouffrés [92]. De nos jours, il s'est évanoui du paysage.

Enfin, deux autres fossés plus réduits furent creusés dans la nécropole au siècle dernier : l'un en 1215/1801 près des buttes de Bāb al-Barqiyya par les soldats de l'Expédition d'Égypte qui avaient improvisé des tranchées pour défendre la ville contre l'invasion anglo-turque. Ouvrage au demeurant ridicule destiné à impressionner l'ennemi plutôt qu'à le refouler et qui souleva, de plus, l'hostilité populaire : il fallait, pour gagner le cimetière, gravir un monticule, puis dévaler pour emprunter une passerelle de bois jetée sur le fossé. Aussi un jour, l'inévitable arriva : un cadavre s'échappa, par accident, des porteurs et roula jusqu'au bas de la butte. Le spectacle ne manqua pas d'émouvoir profondément [93].

Quant au dernier, il fut ouvert en 1219/1804 au sud du mausolée de Layṯ b. Saʿd pour protéger Le Caire de l'assaut que préparaient Mamelouks et Bédouins [94]. Comme les anciens, les deux retranchements qui coupaient la plaine de place en place ont disparu sans laisser de traces.

Les carrières

Plus profondes et définitives que des fossés par la terre aplanis, les carrières ont miné le sol du Muqaṭṭam.

De toute antiquité, la pierre était retirée à profusion dans la région de Ṭurā (de ses entrailles sont sortis les Pyramides et leurs temples) et de la butte de Yāq, dont l'emplacement demeure flou [95]. Après la conquête arabe, elle fut extraite à proximité de Fusṭāṭ, puis du Caire pour alimenter les chantiers des deux villes qui devaient tardivement fusionner. D'abord, au point de rencontre des massifs de Muqaṭṭam et de Yaḥmūm [96], au nord-est de ʿAyn al-Ṣīra [97], où affleuraient les couches les plus profondes de l'Éocène [98], qui longtemps fournit un calcaire tendre à scier comme le bois [99] ; puis, à l'ombre de la Citadelle, côté montagne [100]. Mais la qualité des pierres a considérablement baissé avec le niveau d'extraction : l'épuisement immédiat du banc supérieur qui fournissait un solide calcaire a tellement fait reculer son front d'attaque, que cette distance décourage les tentatives d'approche. Le banc inférieur sur lequel se rabattent les carriers ne donne qu'une pierre

[91] Maqrīzī, II, p. 458.

[92] Ainsi Ibn al-Zayyāt le signale en maints endroits, p. 8, 85, 97, 116, 122, 231, 246, 250, 282.

[93] Ǧabartī, II, p. 426.

[94] Ǧabartī, III, p. 12.

[95] Zivie.

[96] Ibn ʿAbd al-Ḥakam, p. 157 ; *Faḍāʾil*, p. 64 ; Ibn ʿUṯmān, fol. 2 v° ; Yāqūt, IV, p. 127 ; Ibn Saʿīd, p. 11 ; Ibn al-Zayyāt, p. 13 ; Maqrīzī, I, p. 125 ; éd. Wiet, II, p. 165 ; Suyūṭī, I, p. 137.

[97] Comme le révèlent les allusions fugitives, mais convergentes de différentes sources, Ibn ʿUṯmān, fol. 33 v° ; Ibn al-Zayyāt, p. 72 ; Maqrīzī, II, p. 453. Casanova, p. 76, 78, 95, situa d'abord ce point d'intersection de deux massifs au pied de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn ; position reprise sans examen dans *MGE*, p. 196. Mais il abandonna par la suite cette identification : sur le plan de *Fusṭāṭ*, pl. I, E-3, il situa la carrière près de ʿAyn al-Ṣīra. Son emplacement figure dans *Index* II, E-12.

[98] Cuvillier, 1925, p. 157 ; Cuvillier, 1930, p. 124.

[99] Suivant les termes de Maqdisī, p. 209 ; trad. Miquel, p. 132.

[100] Cette carrière n'apparaît dans l'écriture qu'au IX^e^/XV^e^ siècle dans *Ḥuǧǧat Qāytbāy*, p. 20, 21, 63, 79, 82. Un passage d'Ibn Iyās, III, p. 305 ; *Histoire des Mamlouks Circassiens*, II, p. 343, semble y faire allusion. Elle est fréquemment décrite dans la suite, v. par ex. Kiechel, p. 50-51 ; Pococke, I, p. 36 ; *Description de l'Égypte*, éd. Panckcoucke, XVIII/II, p. 480.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

farineuse, bonne à faire des moellons de remplissage et de la chaux, mais se désagrégeant rapidement sous l'influence des agents atmosphériques lorsqu'elle est taillée pour la construction [101].

Aussi, pour extraire un matériau plus résistant, de nouvelles carrières s'ouvrirent au sud, la plus vaste dans la région de Baṭn al-Baqara, dont elle a dévoré les entrailles (et les tombes) [102]. Elle rongea longtemps la nécropole fatimide de Qarāfa, où les visiteurs rencontraient, de loin en loin, se mêlant aux roches, les ossements défaits qu'elle rejettait. Puis elle fut nivelée et couverte de constructions.

La physionomie du Ǧabal Aḥmar s'est aussi considérablement modifiée dans le cours des siècles : ses grès siliceux furent largement exploités depuis la nuit des temps pour monuments et statues [103], comme l'attestent de nombreux graffiti [104] et les pitons de diorite abandonnés sur le site [105], sans apparemment s'épuiser [106] ; de même, le sable rouge que les scribes utilisaient exclusivement pour sécher l'encre en fut abondamment retiré au Moyen Âge [107].

CLIMAT

Si le fameux médecin Ibn Riḍwān a condamné le site de Fusṭāṭ, privé des bienfaits de la brise du Levant (*rīḥ al-ṣabā*) par l'écran du Muqaṭṭam qui lui bouche l'horizon Est [108] et dénoncé son air malsain, il a, en revanche, vanté la salubrité du climat de Qarāfa et de la colline de Šaraf (qui deviendra Raṣad). Le vent balaie, en effet, ces hauts espaces découverts qu'abrite la montagne des vapeurs nocives de la ville, hormis celles que porte le vent du Nord. Aussi jugeait-il les habitants de la nécropole et de la butte voisine en meilleure santé que les riverains du Nil à Fusṭāṭ, grâce au vent qui pénètre leurs demeures [109]. Autrement dit, la pollution des morts est préférable à celle des vivants.

Une expérience ultérieure devait confirmer son opinion : le degré de salubrité d'un lieu se reconnaissant à la durée de conservation d'un quartier de viande exposé à l'air libre, on avait constaté qu'il se gardait sur les hauteurs de Raṣad trois jours et trois nuits durant (72 heures), alors qu'il s'avariait au Caire au bout d'un jour et d'une nuit (24 heures) [110]. De même, l'éminence de Šaraf sur laquelle régnait un cimetière sous les Fatimides jouissait d'un climat sain découlant de son altitude, qui aurait contribué à la convertir en citadelle : la viande ne s'y décomposait qu'après deux jours et deux nuits (48 heures) [111].

[101] Mariette, I, p. 14-15.
[102] Mariette, I, p. 15 ; Lucas, 1902, p. 12 ; Hume, 1910, p. 15-19, 31-38, 81-82 ; Clerget, I, p. 299.
[103] Yoyotte, 1978, p. 149.
[104] Daressy ; Porter et Moss, IV, p. 65, Map I, F-7.
[105] Lucas, 1948, p. 467.
[106] Sur les carrières à la fin du siècle dernier, v. Mariette, I, p. 36-37.
[107] Qalqašandī, II, p. 479.
[108] P. 14/p. 107 ; passage repris par Maqrīzī, I, p. 339. On retrouve la même opinion dans ʿAbd al-Laṭīf Baġdādī, fol. 6 v°-7 r°. Thévenot, p. 236, devait également reprocher au Caire la même situation : la montagne qui, en interceptant le vent, provoque dans la ville une chaleur suffocante et lourde qui engendre les maladies. Sur les vertus de la brise du Levant, v. notamment Ibn Ǧumayʿ, fol. 37 r°-v°.
[109] P. 215-217 ; passage reproduit par Maqrīzī, I, p. 340, 366.
[110] Maqrīzī, I, p. 128 ; éd. Wiet, II, p. 177.
[111] Maqrīzī, II, p. 203 ; Behrens-Abouseif, p. 510.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

En conclusion, une grande partie de l'espace des morts, en particulier la région de Qarāfa, où se dressent toujours les mausolées des Sabaʿ Banāt et de Ḥaḍra Šarīfa, et la colline de Šaraf a bénéficié d'un air plus pur que celui des vivants grâce à sa situation.

Cependant, sur le bas du Muqaṭṭam, pesait une calamité imprévisible mais, par bonheur, exceptionnelle : les pluies brutales et diluviennes. Les trombes d'eaux que la montagne aride n'avait pas bues s'écroulaient de sa terrasse en torrents impétueux pour désoler la plaine. Mais comme elle forma longtemps un désert vide et probablement vierge de constructions, où la furie du ciel se déchaînait sans sévir, les sources gardent un profond silence. Elles ne commencent à fixer le fléau par l'écriture qu'après la fondation du Caire qui en devint bientôt la proie.

La première funeste catastrophe frappa en 397/1006-1007 la capitale fatimide. Des cataractes descendues des cieux en ravagèrent la face orientale, condamnée à la ruine par sa position géographique : non seulement, elle s'étendait à l'ombre du massif, mais les murs avaient omis de l'enclore. Dans le quartier des esclaves noirs, les « esclaves d'achat » (*ʿabīd al-širā*), selon l'expression du temps, des maisons en briques crues se fondent et s'abattent sur les habitants ; et dans celui de la tribu berbère de Kutāma [112], près de 300 demeures se liquéfient et s'écroulent, ensevelissant un nombre incalculable de victimes. Malgré une épaisseur frisant sept coudées (3,85 m environ) et des briques crues d'une coudée de long sur deux tiers de large (près de 55 cm sur 36) [113], les remparts ne peuvent freiner les torrents fougueux qui les défoncent pour se ruer au sein du Caire et déchirer l'enceinte du grand Palais, dont ils emportent des fractions par débris épars [114]. L'hécatombe aurait cependant pu être évitée et la région évacuée, si l'on avait prêté l'oreille à l'astronome Ibn Yūnus : trois jours plus tôt, il avait clairement prédit le fléau dont il avait découvert l'approche dans le ciel et refusé même la demeure que le calife Ḥākim lui offrait d'habiter, les eaux devant l'abattre, pour en demander une autre dans un quartier différent [115]. Mais ce sinistre augure fut écouté sans fruit : sa véracité ne fut que tardivement reconnue.

Désormais, il fallut interdire aux cataractes l'invasion de la capitale. Dans ce but, le calife couvrit de terre les abords de Bāb al-Barqiyya qui regardait le Muqaṭṭam. Cette initiative provoqua lentement, mais inéluctablement, la formation de buttes artificielles [116]. Transformées en dépotoirs [117], où les cendres des califes fatimides arrachées de leur tombeau devaient

[112] Ce quartier portait le nom des Rūms avant de prendre celui de la tribu berbère, comme l'indique Anṭākī, dans *PatrOr* XXIII, p. 487. Il se trouvait à l'extérieur de Bāb al-Ḥarq, Ibn Duqmāq, V, p. 37 ; mais la tribu berbère en avait un autre, près de Ḥārat al-Bāṭiliyya, Ibn Duqmāq, *loc. cit.* ; Maqrīzī, II, p. 10, lui consacre une notice. Ramzī le situe au sud-est de la mosquée Al-Azhar, Abū l-Maḥāsin, IV, p. 46 n. 4.

[113] Maqrīzī, I, p. 307, en avait avisé des portions subsistantes, noyées dans les constructions urbaines, entre Bāb al-Barqiyya et la rue (*darb*) de Baṭṭūṭ, avant que la main de l'homme ne les démolît en 803/1401. Il n'avait pu résister à l'envie d'en mesurer l'épaisseur et le gabarit des briques qui n'avaient pas manqué de le surprendre.

[114] Anṭākī, dans *PatrOr* XXIII, p. 486-487.

[115] Musabbiḥī dans Ibn Abī Ḥaǧala, p. 26-27.

[116] Maqrīzī, I, p. 364 ; *Citadelle*, p. 530, 693.

[117] Plusieurs variétés de tessons en furent tirées, v. Fouquet, p. 17-18. Ces buttes de rebut n'étaient pas solitaires : une chaîne de monts factices de même nature cernaient le Caire, *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, XVIII/II, p. 120, 459. Les beys retenaient cependant sur le trésor annuel une somme considérable pour évacuer les déchets urbains jusqu'à la mer, mais ceux-ci ne dépassaient jamais les abords de la ville où la nature se chargeait de les absorber, Abbate, p. 62 ; Clerget, II, p. 6. Le cas du Caire n'était pas isolé : des murailles d'immondices enveloppaient maintes agglomérations de la vallée du Nil, *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, XV, p. 217 n. 1.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

être jetées à la fin du VIII^e/XIV^e siècle par Ğiharkas Ḫalīlī, sans pitié, un sunnite ne pouvant guère en éprouver pour un chiʿite [118], elles ont fini par submerger l'enceinte orientale et la porte voisine, Bāb al-Barqiyya, qui resta longtemps ensevelie dans la terre et l'oubli, avant que des travaux ne la ramènent au jour [119]. Ainsi, les collines destinées à vaincre les eaux ont progressivement inondé sa muraille par le flux des immondices qui les a gonflées au cours du temps. Mais les mesures de protection ne se bornèrent pas aux coteaux : dans le désert entre ville et montagne, des fossés furent ouverts pour tendre le sein aux torrents en furie libérés dans la plaine et les attirer, comme au lieu dit Ḫarq, hors l'enceinte, près du quartier de Kutāma [120]. La nature devait les combler, et la ville les couvrir.

Mais si la cité fut longtemps sauvée du déluge par les monts factices, probablement plus que par ses superbes remparts souvent réparés, la nécropole demeura en butte au fléau maintes fois renouvelé : en *ǧumādā* I 698 / février-mars 1299, des torrents de pluie brisent les tombes sereines et renversent nombre de mausolées, maisons et propriétés. La marée touche Bāb al-Naṣr dont elle submerge le cimetière [121]. En 838/1435, durant le mois de *barmūda* (avril), les eaux dévalées de la montagne noient les cendres des morts et stagnent des jours durant dans le désert [122]. En *rabīʿ* I 903 / octobre-novembre 1497, le ciel se répand dans la nécropole pour engloutir des foules de sépultures [123]. En *raǧab* 916 / octobre-novembre 1510, trois jours de déluge provoquent l'affaissement de la majorité des tombes [124]. Vers l'an mil / 1591-1592, des flots furieux comme « vagues de mer » (*amwāǧ al-baḥr*) découvrent les dépouilles cachées pour les chasser de leur dernier asile, puis envahissent Le Caire par Bāb al-Naṣr pour abattre palais et demeures [125]. En 1178/1764-1765, les torrents du ciel ensevelissent les tombeaux et changent le cimetière en mare où flottent les cadavres. La sépulture du mystique ʿAbd al-Wahhāb ʿAfīfī, mort depuis six ans, plonge sous les eaux. Enfants et disciples transfèrent ses cendres dans une tombe fraîchement creusée sur un coteau sec qu'ils abritent d'un monument [126]. En *ṣafar* 1205 / octobre 1790, un déluge se précipite de la montagne, inondant la nécropole, éventrant mausolées et sépultures. Se ruant dans la ville par Bāb al-Naṣr, il se répand dans la mosquée contiguë de Ḥākim et jusqu'aux entrepôts. Défoncées, de vieilles demeures croulent, multipliant les victimes. Un vaste étang se forme hors la porte. Plus de la moitié des maisons du quartier de Ḥusayniyya s'effondre [127].

Ces torrents gonflés d'imprévus déluges sont maintenant d'aventure conjurés dans la région située au nord du massif de Ğuyūšī : les cataractes que la montagne vomit s'engloutissent dans les abîmes creusés par les carriers dans le cours du temps ; et les flots qui s'en échappent sont à leur tour arrêtés par le barrage des collines de décombres [128]. Mais, dans

[118] Čiharkas Ḫalīlī les en avait expulsés pour construire son *ḫān*, dont le nom demeure toujours attaché au quartier environnant, Maqrīzī, I, p. 407 ; II, p. 94.

[119] Le dégagement de la muraille qui avait commencé en 1942 ramena au jour l'inscription de Bāb al-Barqiyya publiée par Wiet.

[120] *Nuǧūm*, p. 65.

[121] *Sulūk*, I/III, p. 873 ; *Histoire des sultans mamelouks*, II/II, p. 127 ; ʿAynī, III, p. 459 ; Clerget, I, p. 77-78.

[122] *Sulūk*, IV/II, p. 944-945 ; *Inbāʾ*, III, p. 544 ; Ṣayrafī, III, p. 316.

[123] Ibn Iyās, III, p. 381 ; *Histoire des Mamlouks Circassiens*, II, p. 421.

[124] Ibn Iyās, IV, p. 195 ; *Journal d'un bourgeois du Caire*, I, p. 189.

[125] Ibn ʿAbd al-Ġanī, p. 123.

[126] Ğabartī, I, p. 303-304 ; Behrens-Abouseif, p. 510.

[127] Ğabartī, II, p. 92-93 ; Clerget, I, p. 78.

[128] Fourtau, 1918-1919, p. 114 ; Hume, 1925, I, p. 96.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

la zone sud, pas de gouffres pour attirer les eaux tombées du ciel dans la plaine, ni de buttes pour les retenir: aussi peuvent-elles renverser les faibles édifices, comme les ruines fragiles de l'oratoire fatimide d'Al-Lu'lu'a, au pied de la montagne, dont la façade et la voûte supérieure s'écroulèrent à la suite de violentes averses, le 17 janvier 1919 [129]. Le pluviomètre avait enregistré, ce jour-là, un record: 43 mm. Des maisons en briques crues étaient tombées en liquéfaction, des tramways ensevelis dans la boue jusqu'aux fenêtres [130].

Ces torrents impétueux que la montagne épanchait dans la nécropole y ont sculpté des vallées sèches dont l'aspect évoque des cours d'eau taris [131]. Servant de chemin, elles étaient désignées sous les termes de *maǧrā* (lit) ou de *maǧarr* [132], couramment employés l'un pour l'autre, bien que leur étymologie ne les prédestinât pas à la confusion, l'un dérivant de *ǧarā* (courir), l'autre de *ǧarr* (tirer). Si la majorité de ces voies étaient privées de nom, certaines en avaient reçu un. Le plus significatif est celui de Maǧrā al-Sayl (lit du torrent) [133], qui devait disparaître de l'usage pour resurgir des siècles plus tard dans la région de Bāb al-Wazīr [134].

VÉGÉTATION SPONTANÉE ET VÉGÉTATION ARTIFICIELLE

Le bas du Muqaṭṭam apparaît maintenant comme une terre nue, hostile à la végétation, hormis les plantes spontanées du désert: la nappe phréatique circule trop profondément dans le sol pour baigner les racines. Mais son aspect n'était pas jadis si désolé: l'effort patient et le labeur de l'homme avaient modelé le paysage en ménageant des espaces de verdure parmi les terres stériles.

Sous les Fatimides, l'enceinte de maints monuments de la nécropole de Qarāfa et ses abords, notamment de mosquées, d'oratoires [135] et de pavillons, que leur simplicité ne pouvait toujours assimiler aux palais, malgré le terme de *qaṣr* qu'on leur imposait [136], abritait des jardins souvent secrets, dont les passants étaient loin d'en soupçonner l'existence. Pour

[129] Creswell, I, p. 114; Rāġib, 1978, p. 111.

[130] Ces ravages spectaculaires suscitèrent l'étude de Fourtau, 1918-1919, p. 87 sq.; v. aussi Clerget, I, p. 81; Gautier, p. 27-28.

[131] Ces chemins d'épanchement des eaux sont décrits dans *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, XVIII/II, p. 479 et Cuvillier, 1926, p. 43, fig. 3.

[132] Leur sens découle clairement de nombreux passages convergents: ce chemin mène aux boutiques des Banū Badr (*hāḏā al-maǧarru yuslaku minhu ilā dakākīni Banī Badr*), Ibn al-Zayyāt, p. 202. Dans le chemin menant au mausolée d'Abū l-'Abbās (*fī l-maǧarri al-maslūki ilā turbati Abī l-'Abbās*), Ibn al-Zayyāt, p. 313. Ce mot apparaît ailleurs en Égypte: *Durr*, § 259, 260, signale Maǧarr al-'Aǧal également appelé Ṭarīq al-'Aǧal. Daressy supposait que cette voie conduisait d'Ašmant à Abū Ṣīr al-Malaq, puis à la ville du Fayyoum, «Indicateur», *BIFAO* XIII, p. 223; XIV, p. 26. Des routes antiques dans le désert arabique étaient encore connues à l'orée du siècle sous le nom de Sikkat al-'Aǧal, Maspéro, p. 151.

[133] Ibn al-Zayyāt, p. 300; Saḫāwī, p. 382; Ibn Iyās, I/I, p. 266.

[134] Ǧabartī, III, p. 71.

[135] La mosquée de Qarāfa enfermait un jardin, Quḍā'ī dans Maqrīzī, II, p. 318, comme l'oratoire d'Aṭfīḥī, Maqrīzī, II, p. 451 et celui d'Al-Andalus, Yāqūt, I, p. 379; Maqrīzī, II, p. 446.

[136] Comme l'indique Ǧawwānī dans Maqrīzī, II, p. 453. Le plus célèbre, baptisé la Couronne (*al-tāǧ*), fut créé par Taǧrīd, la mère du calife 'Azīz, dans le palais d'Abū l-Ma'lūm, Maqrīzī, II, p. 453.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

prospérer en sol aride, des norias que faisaient tourner des bœufs aux yeux bandés les irriguaient [137]. Des arbrisseaux et des arbres parfois de taille végétaient à la porte ou dans la cour des bâtiments, servant même parfois à les désigner : un oratoire de Qarāfa était appelé d'après son bigaradier (*nāranǧ*) [138], dont on ne devait jamais cueillir les fruits pour que leur spectacle réjouît le plus longtemps les yeux des passants, ni probablement même ramasser ceux qui tombaient spontanément à terre, les jeunes encore verts, aussi bien que les blets souvent pourris, si bien que les naïfs croyaient qu'il fructifiait à longueur d'année et le bruit en courait [139], alors que la récolte s'étend d'août en décembre. Un autre oratoire prenait son nom d'un immense jujubier (*sidra*) [140] qui fut malheureusement abattu, bien que la malédiction pesât sur celui qui se livrait à ce sacrilège [141] : le cadi Ibn Muyassar avait d'abord donné l'ordre de l'élaguer en 530/1136, lors de la nuit d'illumination de la mi-*raǧab* (25 avril), après que les branches du candélabre que l'on tirait devant lui pour l'éclairer se fussent enchevêtrées aux branches du jujubier. Mais l'incident s'étant reproduit lors de la nuit suivante d'illumination (mi-*šaʿbān* / 20 mai), il commanda de le couper. Ce geste devait lui porter malheur : quatre mois plus tard, il perdit sa charge, puis il fut exilé à Tinnīs et mis à mort [142]. Sauvages ou cultivés, ces arbres étaient recherchés dans les espaces funéraires pour leur agréable ombrage dans lequel on devait se complaire, surtout s'ils avaient pris des dimensions colossales [143]. Aussi leur coupe demeura longtemps réprouvée : une barbarie du temps de Qā'itbāy fut de priver une pauvre femme ne pouvant régler le loyer de l'enclos des morts (*ḥūš*) où la misère l'avait réduite à vivre, du seul bien qu'elle possédait, le jujubier qui lui donnait de l'ombre dans l'ardeur de l'été : impitoyablement abattu, son bois fut vendu pour éteindre sa dette [144].

Mais ces arbres ne devaient pas être répandus dans la nécropole, sinon ils ne seraient pas devenus des signes distinctifs signalant des édifices. Des espèces plus communes y croissaient : le palmier, comme celui de l'oratoire d'Aṭfīḥī, que le vent devait parfois balancer ou agiter dans la forêt des minarets immobiles et qui, décrépit, défaillit en 550/1155-1156 [145] ; le sycomore qui hante les cimetières égyptiens depuis la nuit des temps et atteint parfois

[137] Le jardin d'Al-Andalus ne devait pas être le seul à en posséder une, Yāqūt, *loc. cit.*

[138] Le *Citrus bigaradia* Duh., v. Ibn al-Bayṭār, II, p. 470-471 ; *Simples*, III, p. 357, nº 2204 ; *Taḏkira*, II, p. 205-206 ; Ǧazā'irī, p. 249, nº 611. Sur sa culture en Égypte, v. Ascherson et Schweinfurth, p. 57, nº 264 ; Draper, p. 123, 125 ; Sickenberger, 1900, p. 203 ; Salmon, 1901, p. 28 ; Müller-Wodarg, *Der Islam* XXXII, 1955, p. 72, nº 89.

[139] Ibn al-Zayyāt, p. 182 ; Maqrīzī, II, p. 446.

[140] Maqrīzī, II, p. 449. Le *Zizyphus spina Christi* Willd, Dīnawārī, p. 32, nº 502 ; Maïmonide, p. 29, nº 269 ; Ibn al-Bayṭār, II, p. 6-7 ; *Simples*, II, p. 238, nº 1165 ; *Taḏkira*, II, p. 4 ; Ǧazā'irī, p. 243, nº 594. Sur sa culture en Égypte, v. Ibn Mammātī, p. 273 ; Maqrīzī, I, p. 103 ; éd. Wiet, II, p. 78 ; Ascherson et Schweinfurth, p. 59, nº 270 ; Salmon, 1901, p. 26 ; Muschler, I, p. 617, nº 889 ; Kamal, 1912, p. 242 ; Müller-Wodarg, *Der Islam* XXXII, 1955, p. 59, nº 68. Ses fruits *nabq* rappellent le nom égyptien *nbs*, mais il est imprudent de l'en faire dériver, comme certains l'ont proposé, v. Loret, p. 98, nº 166 ; Keimer, 1943 ; Keimer, 1947, p. 24, 27, fig. 28, 29 et 30 ; Gardiner, I, p. 20.

[141] Suivant une tradition que l'on prête au Prophète et à laquelle les chiʿites donnent une interprétation particulière : elle serait une malédiction proférée contre Hārūn al-Rašīd qui avait fait abattre le jujubier qui croissait près du tombeau de Ḥusayn à Karbalā', Rāġib, 1970, p. 27.

[142] Maqrīzī, II, p. 449 ; *Muqaffā*, VII, p. 401 ; *Rafʿ*, fol. 130 vº.

[143] Abū Ṣāliḥ, fol. 27 a, évoque un jujubier qui était monté jusqu'au toit d'une église tombante : coupé et vendu, il rapporta une grosse somme qui permit de relever l'édifice.

[144] Ibn Iyās, III, p. 279 ; *Histoire des Mamlouks Circassiens*, II, p. 314.

[145] Maqrīzī, II, p. 451.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

une taille considérable, comme celui qui, arrondi comme une tente, ombrageait le puits des degrés (*bi'r al-daraǧ*), près du cimetière copte de Ḥabaš [146]; ou le myrobolan (*ihlīlaǧ*) [147] vert, dont deux spécimens apparaissent dans les sources, l'un au quartier de Bahā' al-dīn à Qarāfa [148], l'autre, dans l'oratoire de Maḥmūd, au pied du Muqaṭṭam, qui avait acquis un certain renom pour les pèlerinages qu'il attirait, passant pour exaucer les vœux [149].

Cette végétation qui émerge de la brume des sources, ne pouvait être solitaire. D'autres plantes devaient également végéter dans la nécropole, notamment l'aloès (*ṣabbāra*) [150] qui foisonne dans les cimetières de campagne [151]: réputé bénéfique, cet emblème d'immortalité est couramment suspendu au-dessus de la porte des maisons pour garantir une longue et florissante vie à sa population [152]; et le basilic (*rayḥān*) [153] promis aux tombes, dont on les inondait, ainsi que de fleurs, de palmes et de plantes aromatiques pour ombrager et embaumer les défunts [154]. Cette flore remplissait dans la croyance populaire deux fonctions conjuguées: attirer les anges épris de verdure, pour qu'ils vinssent y prier et soulager les morts du châtiment subi dans leur dernière demeure, bien que la coutume fût réprouvée: l'eau nécessaire aux cultures humidifie la terre, qui n'absorbe plus les déchets des cadavres en décomposition [155]. Mais cette végétation abandonnée, le sol a repris son aspect stérile.

[146] Abū Ṣāliḥ, fol. 41 b, 43 b.

[147] Vocalisation donnée dans Ǧawāliqī, p. 28 et Ḥafāǧī, p. 114. Elle est donc préférable aux différentes variantes: *ahlilaǧ*, *ahlīǧ*, *halilaǧ*. Ce nom désigne en Égypte le *Balanites aegyptiaca*, v. Maïmonide, p. 14, nº 112; Ibn al-Bayṭār, II, p. 502-504; *Simples*, III, p. 393, nº 2261; *Taḏkira*, I, p. 88; Ǧazā'irī, p. 109, nº 153. Sur sa culture en Égypte, v. Ascherson et Schweinfurth, p. 58, nº 265; Sickenberger, 1900, p. 208, nº 265; Salmon, 1901, p. 24; Muschler, I, p. 587, nº 851; Chassinat, p. 148-149; Müller-Wodarg, *Der Islam* XXXII, 1955, p. 75, nº 96 (qui l'identifie à tort avec la *terminalia chebula*). Sa culture a considérablement régressé de nos jours en Égypte: quelques arbustes poussaient encore dans les jardins du Palais khédivial de Giza et du Qaṣr al-'Ālī, sur la rive opposée. Mais après la disparition de ces espaces de verdure (absorbés par la ville en progression), aucun myrobolan adulte ne subsistait au Caire: le seul spécimen connu végétait dans les jardins de Minšāwī pacha à Qurašiyya (province de Ġarbiyya), Drar, p. 113. Rare dans le désert de la Thébaïde, le *balanites* abonde au Soudan, Barthoux, 1925, p. 262.

[148] Il est également signalé par la même note du copiste qui l'avait vu.

[149] Ibn Abī Ḥaǧala, p. 143. Cet arbre apparaît également dans une note interpolée par un copiste dans Ibn Mammātī, p. 82 n. 12 (additif du ms Dār al-kutub Ta'rīḫ 4775 d'époque ottomane).

[150] L'aloès vrai (*Aloë vera* L), Dīnawārī, p. 81, nº 611; Maïmonide, p. 34, nº 318; Ibn al-Bayṭār, II, p. 104-108; *Simples*, II, p. 361, nº 1388; *Taḏkira*, II, p. 55; Ascherson et Schweinfurth, p. 153, nº 1069; Sickenberger, 1900, p. 297, nº 1069; Muschler, I, p. 209, nº 245 sq.; Täckholm et Drar, III, p. 249.

[151] Ascherson et Schweinfurth, *loc. cit.*; Draper, p. 99; Gide, p. 1075; Laurent-Täckholm, p. 302; Täckholm et Drar, III, p. 250, 251.

[152] Hasselquist, p. 463-464; Lane, *Manners*, p. 263.

[153] Les botanistes arabes distinguent trois espèces d'*Ocimum basilicum*: *rayḥān Sulaymān*, *rayḥān al-kāfūr* et *rayḥān al-malik*, Ibn al-Bayṭār, I, p. 447-448; *Simples*, II, p. 191, nº 1075, p. 192, nº 1076 et nº 1077. Ce dernier, également appelé *šāhsiferem*, Ibn al-Bayṭār, II, p. 65-66; *Simples*, II, p. 315, nº 1268, ou encore *mardsiferem* était celui des tombes, *Taḏkira*, I, p. 246. Le terme désigne le myrte en Algérie, Ǧazā'irī, p. 139, nº 317, p. 307, nº 773. Sur la culture du basilic en Égypte, v. Ascherson et Schweinfurth, p. 120; Muschler, II, p. 816, nº 1141; Müller-Wodarg, *Der Islam* XXXII, 1955, p. 55, nº 55.

[154] Thenaud, p. 51; Wild, p. 264; Maillet, p. 91; *Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, XVIII/II, p. 347; Lane, *Manners*, p. 485.

[155] Ibn al-Ḥāǧǧ, III, p. 280.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

BIBLIOGRAPHIE

Abbate, W., « Note sur les buttes de décombres du Caire », *BIE* 3e série IV, 1893, p. 59-65.

ʿAbd al-Laṭīf Baġdādī, *Al-ifāda wa l-iʿtibār*, éd. fac-similé et trad. Z.H. Zand, J.A. et J.E. Videan, Le Caire-Londres, 1964.

Abū l-Faraǧ Iṣbahānī, *Aġānī*, Būlāq, 1285/1907-1908, 20 vol.

Abū l-Maḥāsin, *Al-nuǧūm al-ẓāhira fī mulūk Miṣr wa l-Qāhira*, Le Caire, 1348/1929-1392/1972, 16 vol.

Abū Ṣāliḥ, *Ta'rīḫ*, éd. et trad. B.T.A. Evetts, Oxford, 1895.

Abū ʿUbayd Bakrī, *Muʿǧam mā staʿǧam min asmā' al-bilād wa l-mawāḍiʿ*, éd. M. Saqqā, Le Caire, 1364/1945-1371/1951, 4 vol.

— *K. al-masālik wa l-mamālik*, éd. A.P. Van Leeuwen et A. Ferré, Tunis, 1992, 2 vol.

Aghion, H., « Sur les massifs de grès et quartzites traversés par des tubes du type Gebel Ahmar », *BFS* XXI, 1940, p. 1-15.

Aloigi di Giovanni, *Viaggio di Alessandria nelle India*, dans *Viaggi fatti da Vinetia, alla Tana, in Persia, in India, e in Constantinopoli*, Venise, 1545.

Amīn, A., *Qāmūs al-ʿādāt wa l-taqālīd wa l-taʿābīr al-miṣriyya*, Le Caire, 1953.

AnBoll = *Analecta Bollandiana.*

Anṭākī, *Ta'rīḫ*, éd. L. Cheikho, B. Carra de Vaux et Ḥ. Zayyāt, Beyrouth-Paris, 1909 ; éd. et trad. I. Kratchkovsky et A. Vasiliev, *Histoire de Yaḥyā ibn Saʿīd d'Antioche*, *PatrOr* XVIII, 1924, p. 699-833 ; XXIII, 1932, p. 347-520 ; éd. I. Kratchkovsky et trad. F. Micheau et G. Troupeau, *PatrOr* XLVII, 1997.

ArNS = *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles, La Haye.*

ASAE = *Annales du Service des antiquités de l'Égypte.*

Ascherson, P. et Schweinfurth, G., « Illustration de la flore d'Égypte », dans *MIE* II, 1889, p. 25-260 ; « Supplément », p. 745-820.

Āṯār = Qazwīnī, *Āṯār al-bilād wa aḫbār al-ʿibād*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen, 1848.

ʿAynī, *ʿIqd al-ǧumān fī ta'rīḫ ahl al-zamān*, éd. M.M. Amīn, Le Caire, 1407/1987-1412/1992, 4 vol.

Azadian, A., « La source de "Aïn Syra" », *BIE* X, 1927-1928, p. 45-48.

— *Les eaux d'Égypte*, Le Caire, 1930, 3 vol.

Bahgat, A. et Gabriel, A., *Fouilles d'al-Fousṭâṭ*, Paris, 1921.

Bains d'Ain-el-Syra, Administration générale des Waqfs, Le Caire, 1894.

Bakrī, *Al-Kawākib al-sā'ira fī aḫbār Miṣr wa l-Qāhira*, ms Paris arabe 1852.

Balāḏurī, *Ansāb al-ašrāf*, V, éd. S.D. Goitein, Jérusalem, 1936.

Balawī, *Sīrat Aḥmad b. Ṭūlūn*, éd. M. Kurd ʿAlī, Damas, 1358/1939.

Barrī, ʿA. Ḫ., *Al-qabā'il al-ʿarabiyya fī Miṣr*, Le Caire, 1967.

Barron, T., « On the Age of the Gebel Ahmar Sands and Sandstone, the Petrified Forest, and the Associated Lavas between Cairo and Suez », *GM*, New Series, Decade V/II, 1905, p. 58-62.

— *The Topography and Geology of the District between Cairo and Suez*, Le Caire, 1907.

Barthoux, J. Couyat, « Sur la célestite du Mokattam (Le Caire) », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences publiés... par les secrétaires perpétuels* CLXV, 1907, p. 504-507.

— « Chronologie et description des roches ignées du désert Arabique », *MIE* V, 1922.

— « Les fards, pommades et couleurs dans l'antiquité », *Congrès 1925* IV, p. 251-262.

Bauermann, H., et Le Neve Foster, C., « On the occurrence of Celestine in the Nummilitic Limestone of Egypt », *QJGS* XXV, 1869, p. 40-44.

Bayzara = Viré, F., « Le traité de l'art de volerie (*kitāb al-bayzara*)... », *Arabica* XII, 1965, p. 1-26, 113-139, 262-296 ; XIII, 1966, p. 39-76.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Behrens-Abouseif, D., «Muḳaṭṭam», *EI*^{2} VII, p. 509-511.

BFS = Bulletin of the Faculty of Science, Cairo University.

BGA = Bibliotheca geographorum arabicorum.

BIDE = Bulletin de l'Institut du désert d'Égypte (Héliopolis).

BIE = Bulletin de l'Institut d'Égypte.

BIFAO = Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

Blanckenhorn, M., «Neues zur Geologie und Palaeontologie Aegyptens», *ZDGG* LII, 1900, p. 21-47, 403-479; LIII, 1901, p. 52-132, 307-502.

Bovier-Lapierre, R.P. P., «Stations préhistoriques des environs du Caire», dans *Congrès 1925* IV, p. 298-308.

Breasted, J.H., *Ancient Records of Egypt*, Chicago, 1906-1907, 5 vol.

BSG = Bulletin de la Société de géographie, Paris.

BSGF = Bulletin de la Société géologique de France, Paris.

BSKGE = Bulletin de la Société khédiviale de géographie d'Égypte.

BSRGE = Bulletin de la Société royale de géographie d'Égypte.

Buġya = Suyūṭī, *Buġyat al-wuʿāt fī ṭabaqāt al-luġawiyyin wa l-nuḥāt*, éd. M. Abū l-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, 1384/1965-1965, 2 vol.

Burckhardt, J.L., *Voyages en Arabie*, trad. J.-B.-B. Eyriès, Paris, 1835, 3 vol.

Butler, A.J., *The Ancient Coptic Churches of Egypt*, Oxford, 1884, 2 vol.

— *Babylon of Egypt, a Study in the History of Old Cairo*, Oxford, 1914.

BV = Bulletin volcanologique.

Camerarius, Ph., *Les méditations historiques*, trad. S. Goulart, Lyon, 1610.

Carré, J.-M., *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, deuxième édition revue et corrigée, Le Caire, 1956, 2 vol.

Carruthers, W., «On the Petrified Forest near Cairo», *GM*, Decade I/VII, 1870, p. 306-310.

Casanova, P., «Les noms coptes du Caire et localités voisines», extrait de *BIFAO* I, 1901.

Chassinat, É., *Un papyrus médical copte*, *MIFAO* XXXII, 1921.

CIA, Égypte, II = Wiet, G., *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*, *MIFAO* LII, Le Caire, 1930.

Citadelle = Casanova, P., «Histoire et description de la Citadelle du Caire», dans *MIFAO* VI, Paris, 1893, p. 509-781.

Clerget, M., *Le Caire, étude de géographie urbaine et d'histoire économique*, Le Caire, 1934, 2 vol.

Congrès 1925 = Congrès international de géographie, Le Caire-avril 1925, Le Caire, 1925-1926, 5 vol.

Creswell, K.A.C., *The Muslim Architecture of Egypt*, Oxford, 1952-1959, 2 vol.

Cuvillier, J., «Contribution à l'étude géologique du Mokattam», *BIE* VI, 1923-1924, p. 93-102.

— «À propos des anciens geysers à l'est du Caire», *BIE* VII, 1924-1925, p. 49-52.

— «Étude géologique des environs du Caire», *Congrès 1925* III, p. 155-162.

— «Quelques enseignements à tirer d'une excursion au Gebel Mokattam», *BSRGE* XIV, 1926, p. 41-46.

— «Révision du Nummulitique égyptien», *MIE* XVI, 1930.

Daressy, G., «Graffiti de la montagne rouge», *ASAE* XIII, 1913, p. 43-47.

Derenbourg, H., *ʿOumâra du Yémen, sa vie et son œuvre*, Paris, 1897-1902, 2 vol.

Description de l'Égypte, Paris, 1809-1813, 9 vol. + 12 vol. d'atlas; éd. C.L.F. Panckoucke, 1821-1829, 24 vol.

Dīnawārī, *K. al-nabāt, al-qism al-ṯānī min al-qāmūs al-nabātī*, éd. M. Hamidullah, *Le dictionnaire botanique d'Abū Ḥanīfa ad-Dīnawārī... reconstitué d'après les citations des ouvrages postérieurs*, *TTAO* V, Le Caire, 1973.

Draper, W., *Le jardinage en Égypte*, Le Caire, 1898.

Drar, M. «The Acclimatation of New Plants in Egypt», *Congrès 1925* IV, p. 98-127.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dubler, C.E., « Survivances de l'Ancien Orient dans l'Islam », *StudIsl* VII, 1957, p. 47-75.

Durr = *Al-durr al-maknūz wa l-sirr al-maġrūz fī l-dalā'il wa l-ḥabāyā wa l-dafā'in wa l-kunūz*, éd. et trad. A. Kamal, *Livre des Perles enfouies et du mystère précieux au sujet des indications des cachettes, des trouvailles et des trésors*, Le Caire, 1907, 2 vol.

EI = *Encyclopédie de l'Islam*; *EI*^{2} = *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition en cours.

Faḍā'il = Kindī, *Faḍā'il Miṣr*, éd. I.A. ʿAdawī et ʿA.M. ʿUmar, Le Caire, 1391/1971.

Fairman, H.W. et Grdseloff, B., « Texts of Ḥatshepsut and Sethos I inside Speos Artemidos », *JEA* XXXIII, 1947, p. 12-33.

Fāriqī, *Ta'rīḫ*, éd. B.A.L. Awad, rev. M.S. Ghorbal, Le Caire, 1959.

Ferrand, G., *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII*^{e} *au XVIII*^{e} *siècles*, Paris, 1913-1914, 2 vol.

Fouquet, D., « Contribution à l'étude de la céramique orientale », dans *MIE* IV, 1901, p. 1-165.

Fourtau, R., « Étude géologique sur le Gebel Ahmar », *BIE* 3^e série V, 1894, p. 377-386.

— « Observations géologiques sur les environs du Vieux-Caire », *BIE* 3^e série VI, 1896, p. 97-102.

— « Note sur la stratigraphie du Mokattam », *BSGF* 3^e série XXV 1897, p. 208-211.

— « Note sur l'âge des forêts pétrifiées d'Égypte », *BSKGE* 5^e série I, 1898, p. 121-132.

— « Voyage dans la partie septentrionale du désert Arabique », *BSKGE* 5^e série IX, décembre 1900, p. 515-577.

— « Les pluies aux environs du Caire », *BIE* I, 1918-1919, p. 87-115.

Fraas, O., *Aus dem Orient, geologische Beobachtungen...*, Stuttgart, 1867-1878, 2 vol.

Fusṭāṭ = Casanova, P., *Essai de reconstitution topographique de la ville d'al Fousṭâṭ ou Miṣr*, I, *MIFAO* XXXIII, Le Caire, 1919.

Ğabartī, *ʿAǧā'ib al-āṯār fī l-tarāǧim wa l-aḫbār*, Būlāq, 1297/1880, 4 vol.

Gabriel, A., *Les fouilles d'al Foustat et les origines de la maison arabe en Égypte*, Paris, 1921.

Ğāḥiẓ, *K. al-qawl fī l-biġāl*, éd. Ch. Pellat, Le Caire, 1375/1955.

GAL = Brockelmann, C., *Geschichte der arabischen Literatur*, Weimar, 1898-1902, 2 vol.; *S* = *Supplementband*, I-III, Leyde, 1937-1942, 3 vol.

Gardiner, A.H., *Ancient Egyptian Onomastica*, Oxford, 1947, 3 vol.

Gastinel, J.B., « Mémoire sur les eaux salines froides de Aïn-Syra, près Le Caire », dans *MIE* I, 1862, p. 145-167; résumé dans *BIE* 1re série V, 1861, p. 96-98 et 3^e série VI, 1895, p. 71-72, 83-84.

Gauthier, H., *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, Le Caire, 1925-1931, 7 vol.

Gautier, E.F., *Le Sahara*, Paris, 1946.

Ğawāliqī, *K. al-muʿarrab min al-kalām al-ʿaǧamī ʿalā ḥurūf al-muʿğam*, éd. A.M. Šākir, Le Caire, 1361/1942.

Ğazā'irī, *Kašf al-rumūz fī šarḥ al-ʿaqāqīr aw al-aʿšāb*, trad. L. Leclerc, Paris, 1874.

Georgiadès, N., « Les eaux et la cure d'Aïn Sirra », *BIE* X, 1927-1928, p. 129-131.

Gide, A., *Carnets d'Égypte*, dans *Journal, 1939-1949, Souvenirs*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1954, p. 1047-1077.

GM = *The Geological Magazine*.

Golénischeff, W., « Lettre à M. G. Maspéro sur trois petites trouvailles égyptologiques », dans *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes* XI, 1889, p. 96-100.

Grad, Ch., *Les forêts pétrifiées de l'Égypte*, Association française pour l'avancement des Sciences, congrès de Nancy, 1886.

Groff, W., « Observations au sujet de la source d'Aïn-el-Sira », *BIE* 3^e série VI, 1896, p. 71-72.

Guest, A.R., « The foundation of Fustat and the khittahs of that town », *JRAsS*, 1907, p. 49-83.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Guest, A.R. et Richmond, E.T., «Misr in the fifteenth century», *JRAsS*, 1903, p. 791-816.

Ḫafāğī, *Šifā' al-ġalīl fi-mā kalām al-ʿarab min al-daḫīl*, Le Caire, 1282/1865-1866.

Hamza, M., «The Statue of Meneptaḥ I, Found at Athar en-Nabi and the Route of Piʿankhi from Memphis to Heliopolis», *ASAE* XXXVII, 1937, p. 233-242.

Hartogh Heys Van Zouteven, H., «La forêt pétrifiée du Caire, les collines de tessons de poterie de la Basse-Égypte, et la première cataracte du Nil», *ArNS* V, 1870, p. 236-239.

Hasselquist, F., *Iter Palaestinum*, Stockholm, 1757.

Hérodote, *Histoires*, éd. et trad. Ph.-E. Legrand, Paris, 1932-1953, 8 vol.

«Histoire d'Abraham le Syrien, patriarche copte d'Alexandrie», éd. et trad. L. Leroy, *ROC* 2e série IV (XIV), 1909, p. 380-400; V (XV), 1910, p. 26-41.

Ḥuğğat Qā'itbāy = Ḥuğğat al-Malik al-Ašraf Qā'itbāy, éd. partielle L.A. Mayer, *The Buildings of Qāytbāy as Described in his Endowment Deed*, Londres, 1938.

Hume, W.F., *The Building Stones of Cairo Neighbourhood and Upper Egypt*, Survey department paper, n° 26, Le Caire, 1910.

— *Geology of Egypt*, I, Le Caire, 1925; II, Le Caire, 1934-1935-1937, 3 t.

— «The Geographical and Geological Characteristics of Cairo and its Neighbourhood», *Congrès 1925* III, p. 103-107.

Ibn ʿAbd al-Ġanī, *Awḍaḥ al-išārāt fī-man tawallā Miṣr al-Qāhira min al-wuzarā' wa l-bāšāt*, éd. ʿA.ʿA. ʿAbd al-Raḥīm, Le Caire, 1978.

Ibn ʿAbd al-Ḥakam, *K. futūḥ Miṣr wa aḫbārihā*, éd. Ch.C. Torrey, New Haven, 1922.

Ibn Abī Ḥağala, *Sukurdān al-sulṭān*, Būlāq, 1288/1871.

Ibn ʿAsākir, *Ta'rīḫ Dimašq*, III, ms Asadiyya 3368.

Ibn al-Aṯīr, *Al-lubāb fī tahḏīb al-ansāb*, Bagdad, s. d., 3 vol.

Ibn al-Bayṭār, *Al-ğāmiʿ li-mufradāt al-adwiya wa l-aġḏiya*, Beyrouth, 1412/1992, 2 vol.; trad. L. Leclerc, *Traité des simples*, dans Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, I. XXIII, Ire partie, Paris, 1877; II, XXV, Ire partie, Paris, 1881; III, XXVI, Ire partie, Paris, 1883.

Ibn Duqmāq, *K. al-intiṣār li-wāsiṭat ʿiqd al-amṣār*, IV-V, éd. K. Vollers, Būlāq, 1314/1897.

Ibn al-Faqīh, *Muḫtaṣar k. al-buldān*, éd. M.J. de Goeje, *BGA* V, Leyde, 1885; trad. H. Massé, *Abrégé du livre des pays*, Damas, 1973.

Ibn Farḥūn, *Al-dībāğ al-muḏhab fī maʿrifat aʿyān al-maḏhab*, Le Caire, 1351/1932.

Ibn Ğumayʿ, *Al-iršād li-maṣāliḥ al-anfus wa l-aġsād*, ms Paris arabe 2963.

Ibn Ḥağar, *Al-iṣāba fī tamyīz al-ṣaḥāba*, Le Caire, 1328/1910-1911, 4 vol.

Ibn al-Ḥāğğ, *Al-madḫal ilā tasmiyat al-aʿmāl bi-taḥsīn al-niyyāt*, Le Caire, 1348/1929, 4 vol.

Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, éd. J.H. Kramers, *BGA* II, Leyde, 1938; trad. J.H. Kramers et G. Wiet, *Configuration de la terre*, Beyrouth-Paris, 1964, 2 vol.

Ibn Ḥazm, *Ğamharat ansāb al-ʿarab*, éd. ʿA.M. Hārūn, Le Caire, 1382/1962.

Ibn Ḫurradāḏba, *K. al-masālik wa l-mamālik*, éd. M.J. de Goeje, *BGA* VI, Leyde, 1889.

Ibn Iyās, *Badā'iʿ al-zuhūr fī waqā'iʿ al-duhūr*, éd. M. Mostafa, Wiesbaden-Le Caire, 1379/1960-1395/1972, 5 vol.; index, 1404/1984-1406/1986, 4 vol.; trad. G. Wiet, *Histoire des Mamlouks Circassiens*, II (872-906), Le Caire, 1945; *Journal d'un bourgeois du Caire*, Paris, 1955-1960, 2 vol.

Ibn al-Kalbī, *Ansāb al-ḫayl*, éd. A. Zakī, Le Caire, 1946.

Ibn Mākūlā, *Al-ikmāl fī raf' al-irtiyāb ʿan al-mu'talif wa l-muḫtalif min al-asmā' wa l-kunā wa l-ansāb*, I-VI, éd. ʿA. b. Yaḥyā Muʿallamī Yamānī, Hyderabad, 1381/1962-1386/1967; VII, éd. N. ʿAbbās, Beyrouth, s. d.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāğib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ibn Mammātī, *K. qawānīn al-dawāwīn*, éd. A.S. Atiya, Le Caire, 1943.

Ibn Muyassar, *Al-muntaqā min aḫbār Miṣr*, éd. A.F. Sayyid, Le Caire, 1981.

Ibn al-Nadīm, *K. al-fihrist*, éd. G. Flügel, Leipzig, 1871, 2 vol.; trad. B. Dodge, New York-Londres, 1970, 2 vol.

Ibn Qāḍī Šuhba, *Ṭabaqāt al-nuḥāt wa l-luġawiyyīn*, éd. M. ʿIyāḍ, Nağaf, 1974, 1 vol. paru.

Ibn Riḍwān, *Daf' maḍār al-abdān*, éd. A.S. Gamal et trad. M.W. Dols, *Medieval Islamic Medicine*, Berkeley. Los Angeles. Londres, 1984.

Ibn Saʿīd, *Al-muġrib fī ḥulā al-Maġrib*, éd. Z.M. Ḥasan, Š. Ḍayf et S. Kāšif, Le Caire, 1953.

Ibn ʿUṯmān, *Muršid al-zuwwār ilā qubūr al-abrār*, ms Azhar Ta'rīḫ [3974] ʿArūsī 42727.

Ibn Waṣīf Šāh, *Muḫtaṣar al-ʿağā'ib*, trad. B. Carra de Vaux, *L'abrégé des merveilles*, Paris, 1898.

Ibn al-Zayyāt, *Al-kawākib al-sayyāra fī tartīb al-ziyāra*, éd. A. Taymūr, Būlāq, 1325/1907.

Ibn Ẓuhayra, *Al-faḍā'il al-bāhira fī maḥāsin Miṣr wa l-Qāhira*, éd. M. Saqqā et K. Muhandis, Le Caire, 1969.

Ibn Zūlāq, *Faḍā'il Miṣr wa aḫbāruhā wa ḫawāṣṣuhā*, ms Paris arabe 4727.

Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq fī iḫtirāq al-āfāq*, éd. E. Cerulli, F. Gabrieli, G. Levi Della Vida, L. Petech et G. Tucci, Naples-Rome, 1970-1984.

Inbā' = Ibn Ḥağar, *Inbā' al-ġumr bi-abnā' al-ʿumr*, éd. Ḥ. Ḥabašī, Le Caire, 1389/1969-1392/1972, 3 vol.

Index = Survey of Egypt, *Index to Mohammedan Monuments appearing on the special 1 : 5 000 scale maps of Cairo*, 2 cartes, s. l. n. d.

« Indicateur » = Daressy, G., « Indicateur topographique du « Livre des Perles enfouies et du mystère précieux » », *BIFAO* XIII, 1917, p. 175-230; XIV, 1918, p. 1-32.

Iršād = Yāqūt, *Iršād al-arīb ilā maʿrifat al-adīb*, éd. D.S. Margoliouth, *GMS* VI (I-VII), Londres, 1923-1931, 7 vol.

Iṣṭaḫrī, *K. al-masālik wa l-mamālik*, éd. M.J. de Goeje, *BGA* I, Leyde, 1927.

Ittiʿāẓ = Maqrīzī, *Ittiʿāẓ al-ḥunafā' bi-aḫbār al-a'imma al-fāṭimiyya al-ḫulafā'*, I, éd. Ğ. Šayyāl, Le Caire, 1387/1967; II-III, éd. M.Ḥ.M. Aḥmad, Le Caire, 1390/1971-1393/1973.

JA = *Journal asiatique*.

JEA = *The Journal of Egyptian Archaeology*.

Joanne, A. et Isambert, É., *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Paris, 1861.

Jomier, R.P. Jacques, *Le maḥmal et la caravane égyptienne des pèlerins de La Mecque (XIII^e-XX^e siècles)*, Le Caire, 1953.

JRAsS = *Journal of the Royal Asiatic Society*.

JS = *Journal des savants*.

Jullien, R.P. M., *L'Égypte, souvenirs bibliques et chrétiens*, Lille, 1891.

Kaḥḥāla, ʿU.R., *Muʿğam al-mu'allifīn*, Damas, 1376/1957-1381/1961, 15 vol.

Kamal, A., « Notes sur la rectification des noms arabes des anciens rois d'Égypte », *BIE* 4^e série IV, 1903, p. 89-127.

— « Le pain de *nebaq* des Anciens Égyptiens », *ASAE* XII, 1912, p. 240-244.

Keimer, L., « Note sur le nom égyptien du jujubier d'Égypte », *ASAE* XLII, 1943, p. 279-281.

— « Interprétation de quelques passages d'Horapollon », *supplément aux ASAE,* cahier n° 5, 1947.

Khoury, R.G., *ʿAbd Allāh ibn Lahīʿa (97-174/715-790): juge et grand maître de l'école égyptienne*, Wiesbaden, 1986.

Kiechel, S., *Voyage de Samuel Kiechel 25 avril – 16 septembre 1588*, dans *Voyages en Égypte pendant les années 1587-1588*, trad. U. Castel et N. Sauneron, *Voyageurs* VI, Le Caire, 1972.

Kindī, *K. al-wulāt wa k. al-quḍāt*, éd. R. Guest, *GMS* XIX, Leyde-Londres, 1912.

Kramers, J.H., « Muḳaṭṭam », *EI* III, p. 761.

Kuṭayyir, *Dīwān*, éd. H. Pérès, Alger, 1928-1930, 2 vol.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Lammens, H., « L'avènement des Marwānides et le califat de Marwān 1er », *MUSJ* XII/II, 1927, p. 3-147.

Lane, Ed.W., *Cairo fifty years ago*, éd. St. Lane-Poole, Londres, 1896.

— *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, Londres, 1908.

Laurent-Täckholm, V., « The plant of Naqada », *ASAE* LI, 1951, p. 299-312.

Linant de Bellefonds, L.-M.-A., « Notice sur la forêt pétrifiée des environs du Caire », *BSG* 2e série XIII, 1840, p. 97-107.

Loret, V., *La flore pharaonique*, 2e éd., Paris, 1892.

Lucas., A., *The Desintegration of Building Stones in Egypt*, Le Caire, 1902.

— *Ancient Egyptian Materials and Industries*, 3e éd., Londres, 1948.

Maillet, B. de, *Description de l'Égypte*, éd. J.-B. Le Mascrier, Paris, 1735.

Maïmonide, *Šarḥ asmā' al-ʿuqqār*, éd. et trad. M. Meyerhof, *Un glossaire de matière médicale composé par Maïmonide*, *MIE* XLI, Le Caire, 1940.

Maqbul Ahmad, S., « Djughrāfiyā », *EI*2 II, p. 590-602.

Maqdisī, *Aḥsan al-taqāsīm fī maʿrifat al-aqālīm*, éd. M.J. de Goeje, *BGA* III, Leyde, 1877 ; trad. partielle A. Miquel, *La meilleure répartition pour la connaissance des provinces*, Damas, 1963 ; *L'Égypte vue par un géographe arabe du IVe/Xe siècle : Al Muqaddasī*, *AnIsl* XI, 1972, p. 109-139.

Maqrīzī, *Al-mawāʿiẓ wa l-iʿtibār fī ḏikr al-ḫiṭaṭ wa l-āṯār*, Būlāq, 1270/1853, 2 vol. ; éd. partielle G. Wiet, I-V, *MIFAO* XXX, XXXIII, XLVI, XLIX, LIII, Le Caire, 1911-1913-1922-1924-1927.

Marcellus, Vicomte M.-L.-A., *Souvenirs de l'Orient*, Bruxelles, 1839, 2 vol.

Mariette, Éd., *Traité pratique et raisonné de la construction en Égypte* I, Alexandrie, 1875.

Maspéro, G., « Sur l'existence d'un temple mystérieux dans le désert à l'Ouest du Saîd », *ASAE* II, 1901, p. 146-153.

Masʿūdī, *Murūǧ al-ḏahab*, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861-1877, 9 vol. ; éd. revue et corrigée Ch. Pellat, t. ar., Beyrouth, 1966-1979, 7 vol. ; trad. Paris, 1962-1997, 5 vol.

Mayer-Eymar, K., « Le Ligurien et le Tongrien en Égypte », *BSGF* 3e série XXI, 1893, p. 7-43.

MGE = Maspéro, J. et Wiet, G., *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, *MIFAO* XXXVI, Le Caire, 1919.

MIE = *Mémoires de l'Institut d'Égypte.*

MIFAO = *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.*

Milne, J., « Geological Notes from the Neighbourhood of Cairo », *GM*, New Series, Decade II/I, 1874, p. 353-362.

Miquel, A., *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle*, Paris-La Haye 1967-1988, 4 vol.

MMAF = *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française du Caire.*

Mubārak, ʿA., *Al-ḫiṭaṭ al-tawfīqiyya li-Miṣr al-qāhira*, Būlāq, 1304/1888-1306/1889, 20 vol.

Muʿǧam qabā'il = Kaḥḥāla, ʿU.R., *Muʿǧam qabā'il al-ʿarab al-qadīma wa l-ḥadīṯa*, Beyrouth, 1388/1968, 3 vol.

Müller-Wodarg, D., « Die Landwirtschaft Ägyptens in der frühen ʿAbbāsidenzeit », *Der Islam* XXXI, 1954, p. 174-227 ; XXXII, 1955, p. 14-78.

Munḏirī, *Al-takmila li-wafayāt al-naqala*, éd. B. ʿA. Maʿrūf, Beyrouth, 1401/1981, 4 vol.

Muqaffā = Maqrīzī, *K. al-muqaffā al-kabīr*, éd. M. Yalaoui, Beyrouth, 1411/1911, 8 vol.

Murtaḍā b. al-ʿAfīf, trad. P. Vattier, *L'Égypte de Murtadi fils du Gaphiphe*, reproduction en fac-similé de l'édition de 1666, trad. et notes de G. Wiet, Paris, 1953.

Murtaḍā Zabīdī, *Tāǧ al-ʿarūs min ǧawāhir al-qāmūs*, Le Caire, 1306/1888-1307/1889-1890, 10 vol.

Muschler, R., *A Manual Flora of Egypt*, Berlin, 1912, 2 vol.

MUSJ = *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Muštarik = Yāqūt, *Al-muštarik waḍʿan wa l-muftariq ṣaqʿan*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen, 1846.

Nāṣir-i Ḫusraw, *Safar-nāma*, éd. et trad. Ch. Schefer, Paris, 1881.

Nerval, G. de, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres* II, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1956.

Newbold, T.J., « On the Geological position of the silicified wood of the Egyptian and Libyan Deserts, with a description of the « Petrified Forest », near Cairo », *QJGS* IV, 1848, p. 349-357.

Niebuhr, C., *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam, 1776-1780, 2 vol.

Niebuhr, C., *Description de l'Arabie*..., Amsterdam, 1724.

Nuǧūm = Ibn Saʿīd, *Al-nuǧūm al-zāhira fī ḥulā ḥaḍrat al-Qāhira*, éd. Ḥ. Naṣṣār, Le Caire, 1970.

Nuwayrī, *Nihāyat al-arab fī funūn al-adab*, Le Caire, 1342/1923-1392/1923-1998, 33 vol. parus.

OLZ = *Orientalistische Literaturzeitung*.

PatrOr = *Patrologia orientalis*.

Pococke, R., *A Description of the East, and some other countries*..., Londres, 1743-1745, 3 vol. ; *Voyages de Richard Pococke,... en Orient, dans l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Thrace*, etc..., Paris, 1772-1773, 7 vol.

Porter, B. et Moss, R.L.B., *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Reliefs and Paintings*, Oxford, 1927-1951, 7 vol.

Priem, F., « Sur les poissons de l'Éocène du Mont Mokattam (Égypte) », *BSGF* 3e série XXV, 5 avril 1897, p. 212-227.

Qāḍī ʿIyāḍ, *Tartīb al-madārik wa taqrīb al-masālik*, éd. A.B. Maḥmūd, Beyrouth, 1387/1967-1388/1968, 4 t. en 2 vol. + I vol. index ; I, éd. M.T. Ṭanǧī ; II-III-IV, éd. ʿA. Ṣaḥrāwī ; V, éd. M. b. Šarīfa ; VI-VII-VIII, éd. S.A. Aʿrāb, Tétouan, 1403/1983.

Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿšā fī ṣināʿat al-inšā*, Le Caire, 1963 (reproduction anastatique de l'édition de 1331/1913-1338/1919), 14 vol.

Qazwīnī, *ʿAǧā'ib al-maḫlūqāt wa ġarā'ib al-mawǧūdāt*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen, 1849.

Qifṭī, *Inbāh al-ruwāt ʿalā anbāh al-nuḥāt*, éd. M. A. Ibrāhīm, Le Caire, 1369/1950-1374/1955, 3 vol.

QJGS = *The Quarterly Journal of the Geological Society of London*.

Quatremère, Ét., *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*, Paris, 1811, 2 vol.

Rafʿ = Ibn Ḥaǧar, *Rafʿ al-iṣr ʿan quḍāt Miṣr*, ms Paris arabe 2149.

Rāġib, Y., « Les premiers monuments funéraires de l'Islam », *AnIsl* IX, 1970, p. 21-36.

— « Les sanctuaires des Gens de la famille dans la cité des morts au Caire », *RSO* LI, 1977, p. 47-76.

— « Deux monuments fatimides au pied du Muqaṭṭam », *REI* XLVI/I, 1978, p. 91-117.

Ramzī, M., *Al-qāmūs al-ǧuġrāfī li l-bilād al-miṣriyya*, Le Caire, 1953-1968, 6 vol.

Ravaisse, P., « Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire d'après Maḳrîzî », I, dans *MMAF* I, Paris, 1887, p. 409-480 ; II, dans *MMAF* III, Paris, 1890, p. 33-115.

REI = *Revue des études islamiques*.

RevEg = *Revue d'égyptologie*.

Rittmann, A., « Remarks on Eruption Mechanism of the Tertiary Volcanoes of Egypt », *BV* série II, XV, 1954, p. 109-117.

ROC = *Revue de l'Orient chrétien*.

RSO = *Rivista degli studi orientali*.

Šābuštī, *K. al-diyārāt*, éd. G. Awad, Bagdad, 1951.

Ṣafadī, *Al-wāfī bi l-wafayāt*, II, éd. S. Dedering, Istanbul, 1949 ; ms British Library Or. 6587.

Saḫāwī, *Tuḥfat al-aḥbāb wa buġyat al-ṭullāb*, éd. M. Rabīʿ et Ḥ. Qāsim, Le Caire, 1356/1937.

Said, R., *The Geology of Egypt*, Amsterdam-New York, 1962.

Salle, E. de, *Pérégrinations en Orient, ou Voyage pittoresque, historique et politique*..., Paris, 1840, 2 vol.

Salmon, G., « Note sur la flore du Fayyoûm d'après An-Nâboulsî », *BIFAO* I, 1901, p. 25-28.

Salmon, G., *Études sur la topographie du Caire, la Kalʿat al Kabch et la Birkat al-Fîl*, *MIFAO* VII, Le Caire, 1902.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Samʿānī, *K. al-ansāb*, éd. fac-similé de D.S. Margoliouth, *GMS* XX, Leyde-Londres, 1912.

Savary, Claude, *Lettres sur l'Égypte*, Paris, 1798, 3 vol.

Ṣayrafī, *Nuẓhat al-nufūs wa l-abdān fī tawārīḫ al-zamān*, éd. Ḥ. Ḥabašī, Le Caire, 1970-1973, 3 vol.

Schweinfurth, G., «Ueber die geologische Schichtengliederung des Mokattam bei Cairo», *ZDGG* XXXV, 1883, p. 709-734.

Shukri, N.M., «The Geology of the Desert East of Cairo», *BIDE* III/II, 1953, p. 89-105.

— «On Cylindrical Structures and Coloration of Gebel Ahmar near Cairo», *BFS* XXXII, 1954, p. 1-24.

Sickenberger, E., «La configuration géologique des environs du Caire», *Revue d'Égypte (Le Caire)*, 1890, nos 6, 7, 8 et 9.

— «Contributions à la flore d'Égypte», dans *MIE* IV, 1901, p. 168-335.

Sourdille, C., *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, Paris, 1910.

StudIsl = *Studia islamica.*

Subkī, *K. ṭabaqāt al-šāfiʿiyya al-kubrā*, éd. M.M. Ṭanaḥī et ʿA.M. Ḥilw, Le Caire, 1383/1964-1396/1976, 10 vol.

Sulūk = Maqrīzī, *Al-sulūk li-maʿrifat duwal al-mulūk*, III-IV, éd. S.ʿA. ʿĀšūr, Le Caire, 1970-1972, 2 t. en 6 vol.; trad. partielle Ét. Quatremère, *Histoire des sultans mamelouks de l'Égypte*, Paris, 1840-1842, 4 parties en 2 vol.

Suyūṭī, *Ḥusn al-muḥāḍara fī taʾrīḫ Miṣr wa l-Qāhira*, éd. M.A. Ibrāhīm, Le Caire, 1387/1967-1968, 2 vol.

Szádeczky, J. von, «Cölestin vom Gebel el-Ahmar in Egypten», *Földtani Közlöny* XXVI, 1896, p. 161-164.

Täckholm, V., et Drar, M., *Flora of Egypt*, I, *BFS* XVII, 1941; II, XXVIII, 1950; III, XXX, 1954; IV, XXXVI, 1969.

Taḏkira = Anṭākī, *Taḏkirat ūlī l-albāb*, Būlāq, 1282/1866, 4 parties en 2 vol.

Taymūr, A., *Al-taḏkira al-taymūriyya*, Le Caire, 1953.

Thenaud, J., *Le voyage d'Outremer (Égypte, Mont Sinay, Palestine)*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1884.

Thévenot, J., *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1664.

Tosson, S., «The Rennebaum Volcano in Egypt», *BV* série II, XV, 1954, p. 99-108.

TTAO = *Textes et traductions d'auteurs orientaux*, Le Caire.

ʿUmarī, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār*, I, éd. A. Zakī, Le Caire, 1342/1924.

Umayya b. ʿAbd al-ʿAzīz, *Al-risāla al-miṣriyya*, éd. ʿA. Hārūn, dans Nawādir al-maḫṭūṭāt, I, Le Caire, 1370/1951.

ʿUrām, *Asmāʾ ǧibāl Tihāma wa sukkānuhā*, éd. ʿA. Hārūn, Nawādir al-maḫṭūṭāt,VIII, Le Caire, 1374/1955.

Van Berchem, M., «Une mosquée du temps des Fatimides au Caire», dans *MIE* II, 1889, p. 605-619.

Vansleb, P., *Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage...*, Paris, 1677.

Wiet, G., «Une nouvelle inscription fatimide au Caire», *JA* CCXLIX, 1961, p. 13-20.

Wild, J., *Voyages en Égypte (1606-1610)*, trad. O.V. Volkoff, *CVOE* IX, Le Caire, 1973.

Yaʿqūbī, *K. al-buldān*, éd. M.J. de Goeje, 2e éd., *BGA* VII, Leyde, 1892; trad. G. Wiet, *Les pays*, Le Caire, 1937.

Yāqūt, *Muʿǧam al-buldān*, éd. F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1873, 6 vol.

Yoyotte, J., «Réflexions sur la topographie et la toponymie de la région du Caire», *Bulletin de la Société française d'égyptologie* no 67, Juin 1973, p. 27-35.

— «Apopis et la Montagne Rouge», *RevEg* XXX, 1978, p. 147-150.

Zakkār, S., *Madḫal ilā taʾrīḫ al-ḥurūb al-ṣalībiyya*, 2e éd., Beyrouth, 1973.

ZDGG = *Zeitschrift der Deutschen geologischen Gesellschaft.*

Ziriklī, *Al-aʿlām*, 2e édition, Le Caire, 1378/1954-1955, 10 vol.

Zivie, A.P. «Les carrières et la butte de Yak», *RevEg* XXX, 1978, p. 151-162.

Zosime, *Histoire nouvelle*, éd. et trad. F. Paschoud, Paris, 1971-1989, 3 t. en 5 vol.

AnIsl 33 (1999), p. 159-184 Yūsuf Rāġib
Le site du Muqaṭṭam.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net